

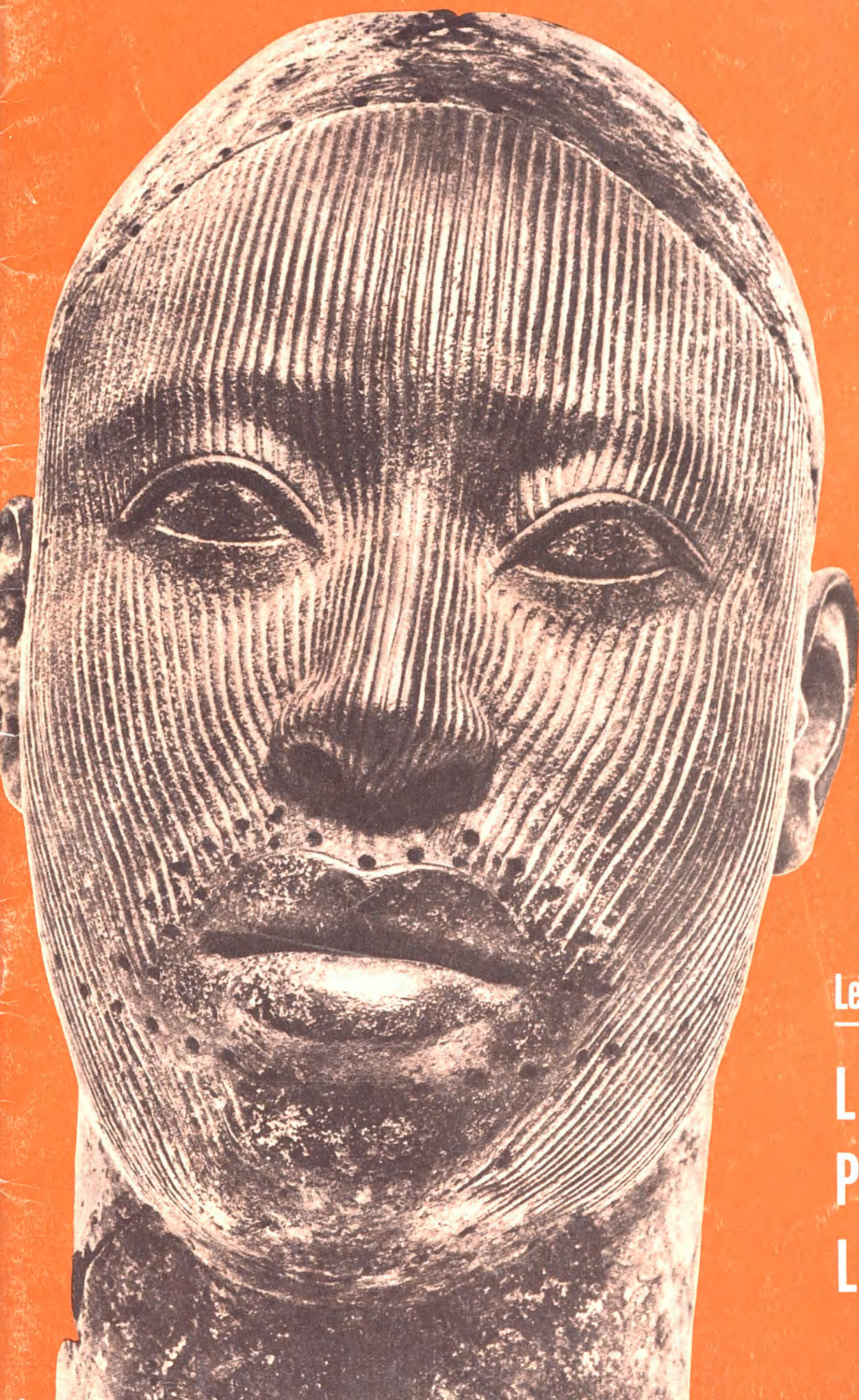
UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier

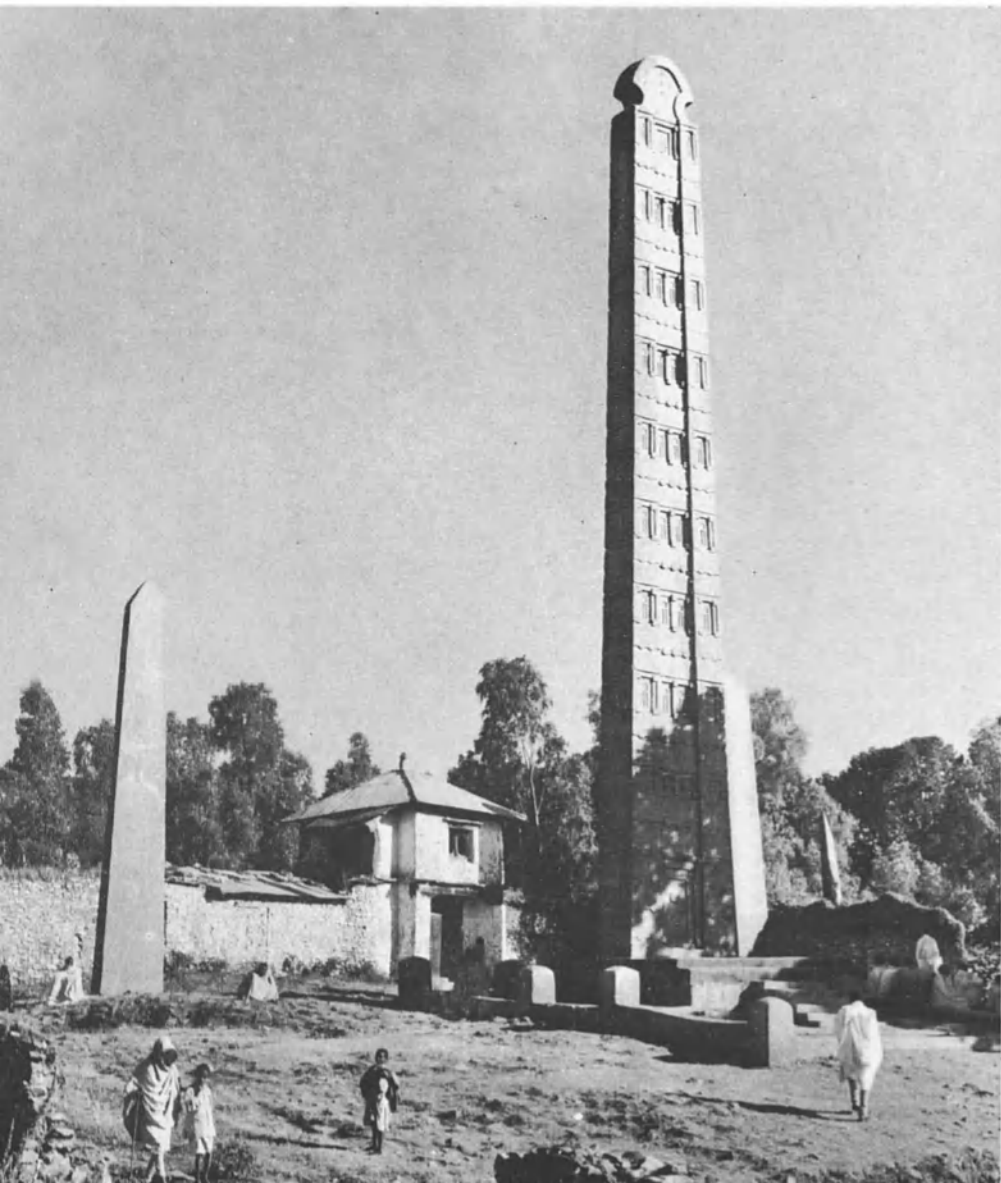
OCTOBRE
1959
(12^e année)

France : 60 fr.
Belgique : 10 fr.
Suisse : 0,75 fr.



Le voile se lève sur

LE PASSÉ
PERDU DE
L'AFRIQUE



LE PLUS GRAND OBÉLISQUE DE L'ÉTHIOPIE ANTIQUE

Un des chapitres les plus attachants de l'histoire de l'Afrique a trait à la croissance de l'Éthiopie, pays converti au Christianisme il y a seize siècles, qui a conservé sa religion et édifié une civilisation très évoluée, indépendante de celle des Musulmans du nord et de l'est et des cultures noires du sud. Les fondations de l'Éthiopie ont été établies lorsque des peuples très avancés au point de vue technique traversèrent la Mer Rouge au cours du millénaire précédant l'ère chrétienne et fondèrent un puissant royaume avec Axoum pour capitale. La population de ce royaume axoumite tailla d'énormes blocs de pierre dure et érigea les monolithes géants et autres sortes de stèles que l'on trouve encore aujourd'hui en Éthiopie. L'« obélisque » représenté à gauche est le plus grand du pays, il mesure près de 24 mètres et domine les tombes des rois dans l'antique capitale, Axoum. Certaines de ces stèles ont résisté aux ravages du temps ; d'autres, dont les motifs gravés et les symboles demeurent inexplicables, se sont abattues (ci-dessus). Voir page 30.

Photos © Paul Almsy, Paris

Sommaire

N° 10


NOTRE COUVERTURE

Bronze d'Ifé, Afrique Occidentale, capitale spirituelle des populations Yorouba. Les sillons représentent peut-être des scarifications faciales ou encore les longs colliers que les rois Yorouba portent aujourd'hui encore sur leurs couronnes. (Voir pages 12 et 14)

Photo Eliot Elisofon, tirée de "The Sculpture of Africa" © Thames and Hudson, Ltd., Londres 1958.

PAGES

- 4 DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE**
et de son passé perdu, par Basil Davidson
- 10 ZIMBABOUÉ LA GRANDE**
ruines d'une remarquable culture noire, par Henri Bart
- 12 BÉNIN, ROYAUME PRESTIGIEUX**
nigérien, existait dès le Moyen Age, par Onwonwu Dike
- 15 HAUTS-LIEUX DE L'ART AFRICAIN**
les chefs-d'œuvre d'Ifé et de Bénin, par William Fagg
- 20 LES PÉRÉGRINATIONS DU FER**
à travers un continent, par R. R. Inskeep
- 22 LES VILLES MORTES DE L'OCÉAN INDIEN**
sont bien des cités africaines abandonnées, par Gervase Mathew
- 24 KOUMBI SALEH, ANTIQUE CAPITALE**
du "pays de l'or", par Raymond Mauny
- 26 A TOMBOUCTOU, AU MOYEN AGE**
le livre était le plus prospère des commerces, par Thomas Hodgkin
- 28 TRÉSORS ENGLOUTIS DANS LES SABLES**
du désert, reportage photographique
- 30 L'HISTOIRE DE L'ÉTHIOPIE**
est revêtue d'un manteau de traditions, par Jean Doresse
- 33 A LA COUR DES ROIS ASHANTI**
l'or alourdissait les personnages, par Jacqueline Delange

Mensuel publié par :

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis

Edition anglaise : Ronald Fenton

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade

Edition russe : Veniamin Matchavariani

Maquettiste :

Robert Jacquemin

Toute la correspondance doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

Ventes et distribution :

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.



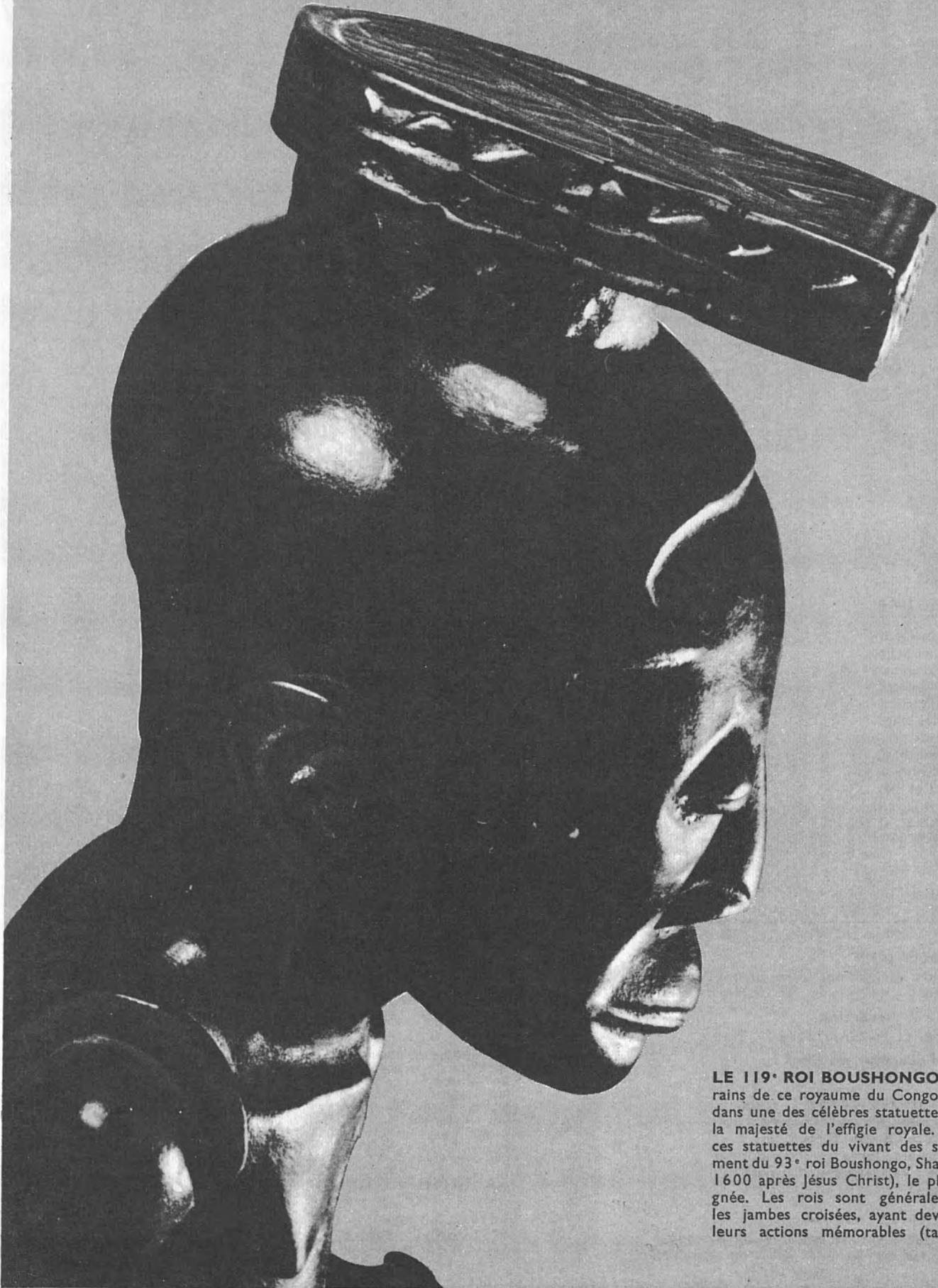
Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 600 frs fr. (ou 6 nouveaux francs) ; 100 frs belges ; 6,50 frs suisses ; 10/-stg ; \$ 3.00. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.

MC 59-1-140 F

DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE

par Basil Davidson



LE 119^e ROI BOUSHONGO, comme les autres souverains de ce royaume du Congo belge, a été immortalisé dans une des célèbres statuette qui se caractérisent par la majesté de l'effigie royale. La coutume d'exécuter ces statuette du vivant des souverains date apparemment du 93^e roi Boushongo, Shamba Bolongongo (environ 1600 après Jésus Christ), le plus grand de toute la lignée. Les rois sont généralement représentés assis, les jambes croisées, ayant devant eux les emblèmes de leurs actions mémorables (tambour, enclume, etc.).

Collection Van Der Straete



Photo © Paul Almasy, Paris

BATI POUR UN DIEU-ROI. Ce qui fut un palais ou un temple du début de l'ère chrétienne n'est plus qu'un amas de ruines enfouies dans le sable, à Mousawarat-es-Safa, au nord de Khartoum, au Soudan. Le sable recouvre de nombreux vestiges de ce genre, qui sont entourés des monticules demeurés intacts sous lesquels sont ensevelies les villes de la grande civilisation Kouchi.

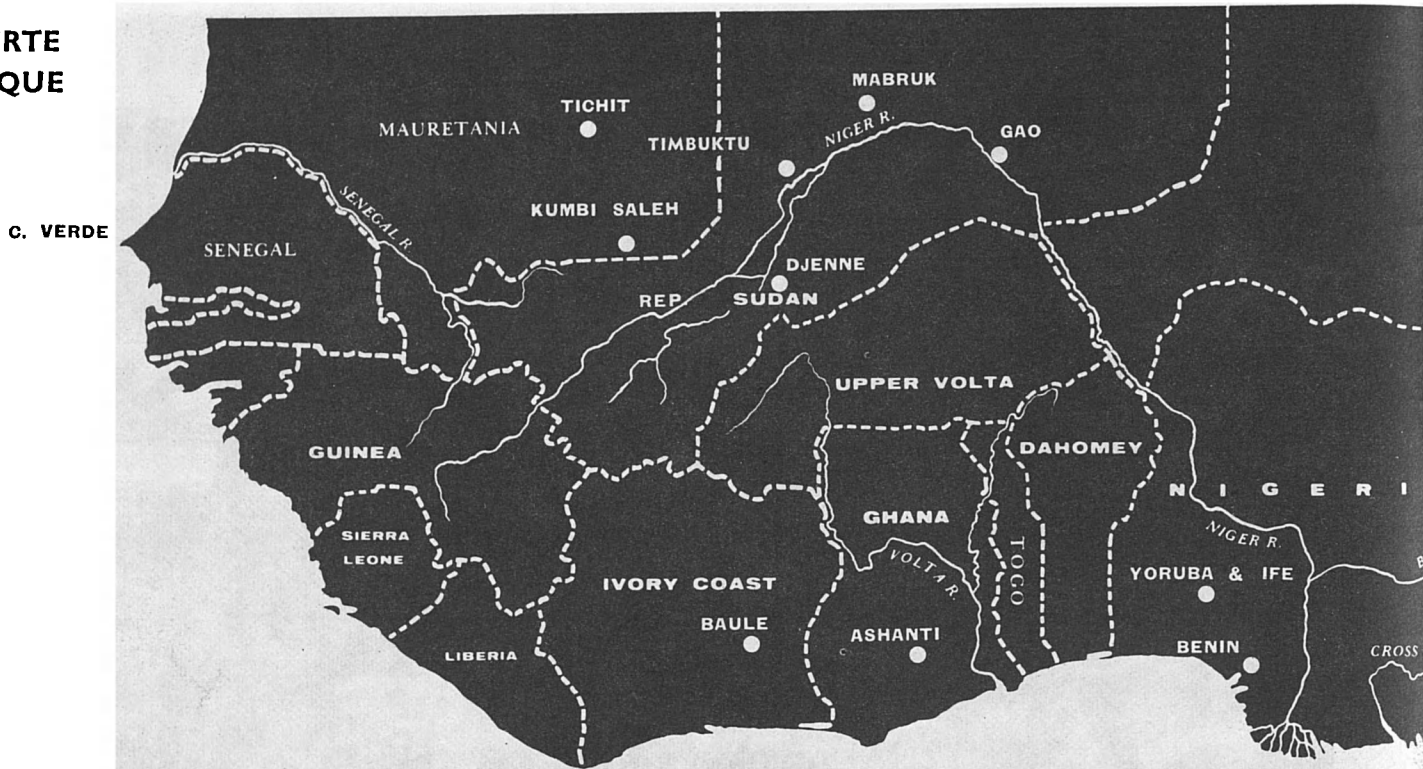
L

E Noir est-il un homme sans passé ? Le temps n'est pas très éloigné où la réponse à cette question, tout au moins pour ceux qui en jugeaient de l'extérieur, ne pouvait être qu'affirmative : les nombreux africanistes qui ont suivi les efforts opiniâtres déployés par Melville Herskovits pour prouver le contraire, se rappelleront à quel point cette opinion était répandue.

Mais depuis quelques années, à la faveur de l'ouragan qui a secoué l'univers colonial, une nouvelle conception se fait jour. De plus en plus on s'aperçoit que l'apport culturel des peuples africains à l'histoire générale et au progrès de l'humanité ne s'est pas limité à d'intéressantes œuvres d'art — de bois ou d'ivoire, de bronze ou d'or — mais qu'il s'est étendu au domaine politique et social où ses réalisations de tout ordre, pour être ignorées ou peu connues, n'en ont pas moins été importantes ou remarquables. On commence à comprendre que ces œuvres d'art, que tant d'Asiens, d'Américains et d'Européens ont pu admirer, ne sont pas le produit plus ou moins

DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE

(Suite)



mystérieux d'un néant social mais, au contraire, l'ornement et l'attribut d'anciennes civilisations africaines.

Cette réévaluation du passé africain s'opère au moment où de nombreux peuples d'Afrique accèdent à l'indépendance et commencent à faire entendre leur voix au Siège des Nations Unies et en d'autres lieux de réunion des gouvernements et des nations. Le milieu du vingtième siècle demeurera dans la mémoire de l'homme comme la grande époque de l'émancipation africaine.

De toute évidence, il ne s'agit pas, loin de là, de la seule émancipation politique, du seul fait que bientôt quelque quatre-vingts millions d'Africains se gouverneront eux-mêmes : il s'agit en même temps d'une émancipation intellectuelle et morale, d'un renversement des obstacles qui empêchaient les Africains de se sentir sur un pied d'égalité totale avec le reste du monde, des barrières qui contribuaient à les isoler de la grande famille humaine.

L'étude de l'histoire pré-européenne de l'Afrique constitue un élément important de cette réévaluation. Elle est l'œuvre d'un grand nombre d'hommes de science et de spécialistes de bien des pays. Depuis dix ou vingt ans, les hommes de science du monde entier ont joint leurs efforts pour réparer autant qu'il est possible l'injure qu'a subie le renom africain en quatre siècles d'esclavage et un siècle d'impérialisme. Et voici qu'aujourd'hui — événement dont ce numéro spécial du « Courrier de l'Unesco » est en quelque sorte le symbole — nous récoltons les fruits de ces patients travaux, de ces recherches assidues.

Les articles d'éminents spécialistes, publiés dans le présent numéro du « Courrier », donnent un aperçu de l'étonnante variété des travaux qui se font aujourd'hui d'un bout à l'autre du continent. Il n'est peut-être pas de territoire africain, si éloigné soit-il, si silencieux qu'il paraisse, qui n'ait apporté sa contribution, même la plus modeste, au tableau brillant, attirant de l'histoire africaine qui commence à se dégager.

Les gouvernements coloniaux — notamment ceux du Tanganyika et de la Rhodésie du Sud, en ce qui concerne les territoires britanniques — ont eu soin de promulguer des ordonnances visant à assurer la sauvegarde et l'entretien des monuments anciens. Ils ont ouvert des crédits, restreints mais précieux, pour subventionner les musées et la recherche. Ils ont déjà engagé des historiens et des archéologues. Dans les territoires français, M. Monod et ses collègues de l'Institut français de l'Afrique noire ont fait œuvre de pionniers et jeté hardiment des bases solides dans ce nouveau et si intéressant domaine d'étude. L'empereur d'Ethiopie, dans un pays qui, jadis, fut si souvent interdit à l'archéologie, a fait preuve d'un esprit large et éclairé. Le gouvernement de la République du Soudan, prenant de plus en plus conscience de la richesse du patrimoine que lui a laissé l'ancienne civilisation kouchite, a entrepris la construction d'un musée qui pro-

L'AFRIQUE AU SUD DU SAHARA apparaît presque entièrement sur ce document adapté d'une carte par Palacios publiée en 1958 dans l'ouvrage "The Sculpture of Africa" (© Thames and Hudson, Ltd., Londres). Sur cette carte nous avons ajouté les noms des plus importants sites historiques et archéologiques dont il est question dans ce numéro — les noms ont été laissés en anglais, leur sens étant évident. De ces sites, les historiens et les archéologues font surgir les preuves d'une authentique et brillante culture noire, bien antérieure à l'arrivée des Européens, qui est restée longtemps ignorée et à laquelle on commence seulement à rendre pleinement justice.

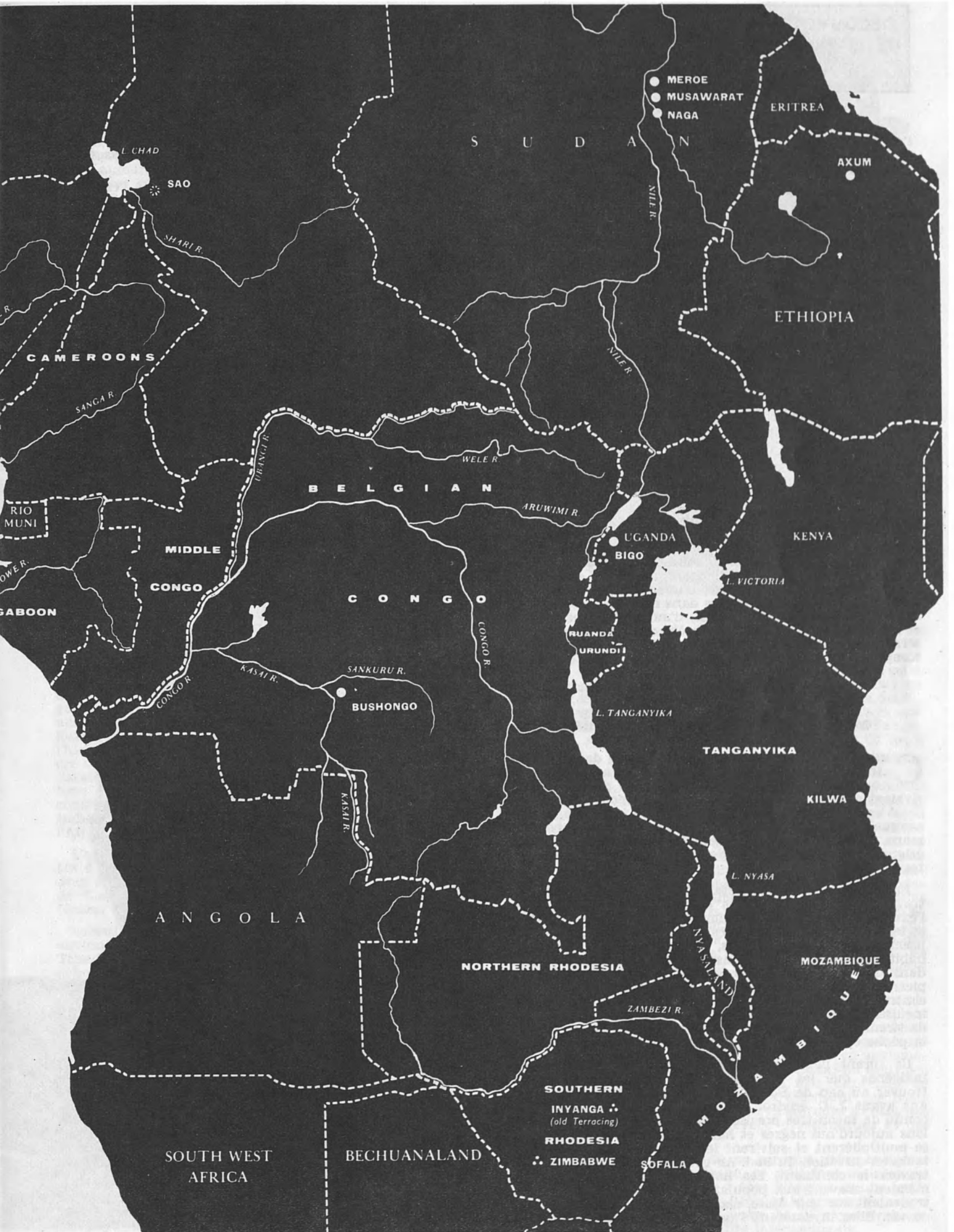
met d'être l'un des plus grands de toute l'Afrique. On pourrait citer maint et maint exemple de ce genre.

Et aujourd'hui, dans les universités africaines, les spécialistes africains ont commencé eux aussi à se mettre au travail. Rien ne montre mieux les progrès déjà réalisés et tous ceux qui peuvent encore être accomplis, que la façon dont l'histoire du royaume médiéval du Bénin, dans la région du Niger, est en train d'être écrite.

Il y a trois ans, les gouvernements nigérien et britannique se sont joints à la Fondation Carnegie pour octroyer une somme de 42 000 livres sterling (environ soixante millions de francs) à une équipe chargée de procéder à des recherches sur le Bénin médiéval, et le chef de cette éminente équipe est un Africain, M. Onwonwu Dike, du collège universitaire d'Ibadan.

C'est peut-être en Afrique centrale ou en Afrique orientale que l'*homo sapiens* a vu le jour. Depuis une trentaine d'années, l'Afrique est le théâtre de découvertes incessantes qui bouleversent les idées anciennes sur les origines de l'humanité, et les travaux d'hommes tels que Dart, Breuil et Leakey ont une portée qui s'étend bien au-delà du domaine purement africain. Mais le travail de recherche actuel, qui fait l'objet de ce numéro spécial, suit une autre direction. Il est possible, désormais, de retracer les grandes lignes de la préhistoire relativement récente et de l'histoire de vastes régions d'Afrique : en d'autres termes, de dresser le bilan des siècles pré-médiévaux qui ont immédiatement précédé le contact avec l'Europe et la pénétration européenne.

C'est là ce qu'il y a de vraiment nouveau : cette certitude que, avant que les Européens n'aient commencé à consacrer à l'Afrique des études nombreuses et variées, les Africains avaient traversé depuis quinze ou vingt siècles des stades successifs de croissance et de développement qu'il est possible d'identifier et de distinguer l'un de



L'ignorance déplorable de l'histoire du continent africain

l'autre. La réévaluation du passé africain consiste essentiellement à découvrir et à écrire l'histoire de l'âge des métaux dans les régions au sud du Sahara.

A la fin de l'âge de pierre, quelque 3 000 ans avant J.-C., les peuples des plaines du cours inférieur du Nil et des régions voisines, alors beaucoup plus fertiles, entrèrent dans l'histoire quand la « première dynastie » des pharaons prit le pouvoir dans le delta du Nil.

Le progrès considérable qui marque cet événement pour la région la plus septentrionale de l'Afrique, combiné avec les progrès comparables accomplis par les peuples du Proche-Orient et des bords de la Méditerranée, exerça son influence, au cours des siècles, sur les pays du sud et de l'ouest. Cette influence, remontant le Nil, étendit son action aux populations de la région et contribua à la naissance de la civilisation kouchite, dans l'actuel Soudan, symbolisée par ce célèbre royaume de Napate et de Méroë, entre les sixième et troisième cataractes du Nil, dont les rois et les reines devaient régner en une succession plus ou moins continue pendant un millier d'années à partir de l'an 800 environ avant J.-C.

Cette influence gagna également, à l'ouest, le littoral méridional de la Méditerranée : Carthage, fondée au neuvième siècle avant J.-C. par les Phéniciens, aida à la naissance des civilisations libyco-berbères d'Afrique du Nord. En troisième lieu, ces anciennes civilisations du Proche-Orient et d'Égypte entraînent la formation d'une nouvelle région de haute civilisation dans la partie la plus méridionale de l'Arabie — cette Arabie de la reine de Saba que Salomon connut et aima ; puis, de l'Arabie du Sud, cette civilisation ancienne envoya de l'autre côté de la mer Rouge, d'une part ses émigrants, ses marchands et ses guerriers dans cet éperon que forme vers l'est le continent africain, d'autre part ses marins et ses colons tout le long de la côte orientale bordant les territoires que constituent aujourd'hui la Somalie, le Kenya, le Tanganyika et le Mozambique.

Le passé du Tanganyika est écrit en porcelaine de Chine

CES pionniers, qui étaient passés maîtres dans l'art de travailler les métaux et dans diverses autres techniques, n'arrivaient pas dans un pays désert. Ils arrivaient dans un pays alors peuplé — de façon clairsemée, il est vrai — de plusieurs branches de la famille humaine auxquelles les anthropologues ont donné le nom de boschimans, négrières, nègres, hottentots et hamites. Mais les origines de ces peuples d'Afrique continentale sont obscures et confuses.

Eux aussi, semble-t-il, s'étaient déplacés vers le Sud, à travers le continent, où ils étaient peut-être venus de l'extérieur, en des temps immémoriaux. Les Boschimans et les Négrilles — ou Pygmées — furent probablement les premiers de tous les peuples, qui survivent en Afrique, à habiter le pays. Quelques-uns y vivent encore aujourd'hui dans une simplicité qui évoque plus ou moins l'âge de pierre : on trouve des groupes de Pygmées dans les forêts centrales du Congo et des Boschimans dans les régions incultes du désert de Kalahari, en Afrique méridionale, où ils tirent leur subsistance exclusivement de la chasse, de la pêche et des aliments que leur offre la nature.

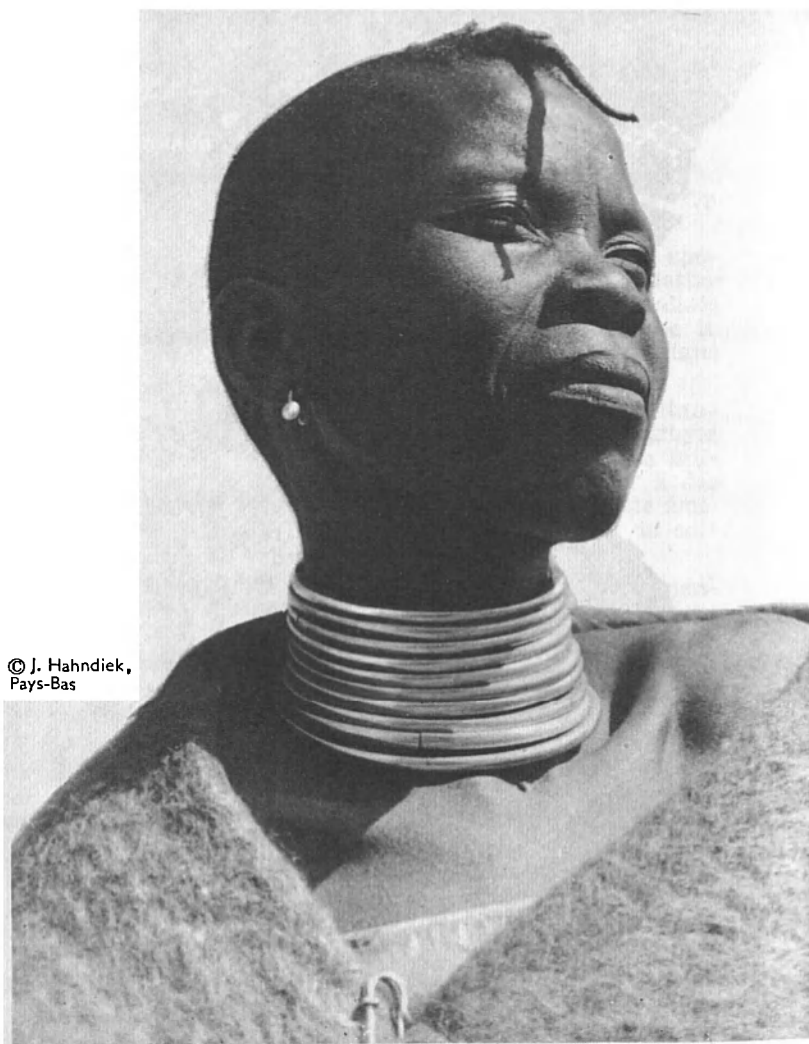
Ils furent peut-être suivis par les Hottentots — les indigènes que les premiers colons hollandais devaient trouver au cap de Bonne-Espérance, en 1652. Cinq mille ans avant J.-C. environ — mais rien de tout cela n'est connu de façon très précise — les peuples que nous appelons aujourd'hui nègres et hamites firent leur apparition, se multiplièrent et suivirent les premiers groupes migrants en direction du Sud. Au cours de leurs migrations à travers le continent, ces nouvelles populations, qui se mêlaient souvent aux populations plus anciennes qu'elles trouvaient sur leur route, élaborèrent de nouveaux modes de vie. Elles inventèrent l'agriculture tropicale, commen-

çant à s'établir et à cultiver de nouvelles espèces, apprirent à fondre le cuivre et à en faire des armes et des instruments primitifs.

Peu de temps avant ou après le début de l'ère chrétienne, ces peuples du sud du continent commencèrent à extraire le fer, à le fondre et à le transformer en armes et en instruments plus efficaces, grâce à quoi ils réussirent à dominer dans des conditions nouvelles et qui devaient se révéler révolutionnaires, le milieu où ils vivaient.

C'est à peu près à partir de cette époque — il y a environ 2 000 ans — que les peuples vivant au cœur du continent africain commencèrent à se multiplier et à constituer leurs principaux groupements actuels. C'est de ce moment, semble-t-il, que le plus important de tous les groupes humains actuels d'Afrique a commencé à pénétrer et à peupler les savanes et les forêts alors désertes ou semi-désertes. On l'appelle le groupe des Bantous, mais du point de vue racial le mot n'a guère ou point de sens : c'est un terme linguistique qui s'applique aux nombreux peuples parlant des langues étroitement apparentées entre elles. Comme race, les Bantous sont le produit de croisements intervenus au cours de longues périodes entre nègres, Hamites, Boschimans et Hottentots. Physiquement, par conséquent, ils ont des types très variés, mais toutes leurs langues se rattachent plus ou moins manifestement à une racine commune dont nous ignorons d'ailleurs les origines.

Ce sont donc les deux derniers millénaires qui apparaissent comme la période de formation de la plupart des peuples de l'Afrique continentale. C'est leur âge de fer. Certains auteurs préfèrent l'appeler l'âge paléo-métal-



© J. Hahndiek,
Pays-Bas

lique, car si la connaissance de la sidérurgie fut le facteur décisif, les peuples africains savaient aussi travailler plusieurs autres métaux parmi lesquels l'or, le cuivre et l'étain. Le moment vint aussi où certains d'entre eux utilisèrent considérablement l'airain et le bronze, mais ils connurent, comme l'avaient connu l'Asie et l'Europe, un âge de bronze qui, avant leur âge de fer, couvrit une longue période, bien distincte, de l'évolution.

C'est à l'étude de cet âge des métaux — ou plus exactement des quinze ou seize siècles qui ont précédé l'arrivée des Européens sur la côte — que les chercheurs se consacrent aujourd'hui avec le plus d'ardeur. Engagées dans trois voies différentes mais apparentées, l'histoire, l'archéologie et l'ethnologie commencent à assembler les résultats de leurs recherches et à offrir un tableau cohérent qu'on ne percevait pas encore il y a quelques années.

L'ethnologie entendue au sens large comme comprenant l'étude des langues et des institutions, a entrepris de recueillir méthodiquement l'histoire orale de bon nombre de peuples africains. L'archéologie a enfin porté son attention sur certaines des principales régions du continent où les fouilles devraient être fructueuses. Et l'histoire, s'appuyant sur cette connaissance de plus en plus grande du passé, a repris sur de nouvelles données son étude des sources écrites qui, pour la période médiévale, sont surtout des documents en arabe, en portugais, en anglais et en chinois.

De nouvelles traductions d'ouvrages classiques, établies à la lumière des connaissances acquises au cours des vingt dernières années sont en projet ou en préparation, par exemple, en Grande-Bretagne, la traduction du *Periplus of the Erythraean Sea* qui date du premier siècle avant J.-C., et, en France, celle des ouvrages du seizième siècle sur le Soudan occidental, de Léo Africanus. Les Archives de la Fédération de l'Afrique Centrale collaborent avec

LE HAUT COLLIER DE CUIVRE, ornement traditionnel de l'Afrique, est toujours en faveur. A gauche, une femme N'debele, population bantoue vivant au Transvaal. A droite, un bronze de Bénin (Niger), centre artistique important, qui date du XVII^e siècle environ.



© British Museum.

l'*Arquivo Historico* de Mozambique à la mise au point et à la publication de quelque 15 000 documents encore inédits des bibliothèques de Goa, de Lisbonne, et du Vatican ; quand ils paraîtront, ils devraient en bien des points jeter une lumière nouvelle sur les premiers contacts avec les Européens. Entre-temps, dans son étude monumentale de l'histoire de la science chinoise, Joseph Needham a consacré une partie du sixième volume de l'ouvrage — qui doit paraître dans un proche avenir — à la technique maritime des Chinois et montré combien les Chinois avaient contribué au développement du commerce de l'océan Indien qui, à l'ouest, aboutissait à la côte orientale de l'Afrique.

L'archéologie africaine a, ces dernières années, enregistré d'importants succès. Mauny et Thomassey ont beaucoup avancé les travaux de mise à jour de l'ancienne ville de Koumbi-Saleh, qui fut probablement la capitale du Ghana au Moyen Âge.

Lebeuf et Masson-Detourbet ont révélé la remarquable civilisation du bronze que fut celle du peuple Sao dans le Tchad du début du Moyen Âge. Au Soudan, Vercoutter a achevé de dresser une liste préliminaire des sites de l'imposante civilisation kouchite. D'autres spécialistes français ont poursuivi leurs recherches sur l'ancienne Ethiopie.

En Afrique britannique, Mathew et Freeman-Grenville ont dressé la liste des sites anciens et médiévaux de la côte du Kenya et du Tanganyika, tandis que Kirkman a mis au jour les ruines de Gedi, près du port de Malindi, dans le Kenya, qui datent de la fin du Moyen Âge. Plus au nord, en Somalie italienne, Cerulli et Grottanelli ont considérablement enrichi les connaissances relatives aux premiers établissements et aux premières migrations sur la côte et dans les îles voisines.

Les pièces de monnaie et les articles d'importation en matière durable, comme la porcelaine, aideront bien probablement à mettre des dates sur les ruines d'édifices en pierre qui sont si nombreuses sur la côte et à l'intérieur du pays. Comme l'écrivait sir Mortimer Wheeler après

un voyage de quine jours au Tanganyika en 1955 : « De ma vie, je n'ai vu autant de porcelaine brisée que pendant les quinze jours que je viens de passer sur cette côte et dans les îles Kilwa : littéralement, on aurait pu ramasser les morceaux de porcelaine de Chine à la pelle... En fait, on peut, je crois, dire avec quelque raison que du x^e siècle à la fin du Moyen Âge, l'histoire du Tanganyika est, sous nos pieds, écrite en porcelaine de Chine. »

Au sud, on s'efforce depuis peu de reconstituer l'histoire d'un autre ensemble important de ruines formées de pierres — forts, huttes, vastes systèmes de terrasses bâties au flanc des collines — qui s'étendent sur des milliers de kilomètres carrés en Rhodésie du sud et dans les pays avoisinants. Summers a achevé récemment un premier lever des ruines de pierre d'Inyanga, aux confins de la Rhodésie et du Mozambique, et s'attaque maintenant, avec Robinson, aux fondations des murailles de Zimbaboué, dans l'espoir de déterminer si ces ruines imposantes recouvrent l'emplacement d'une civilisation plus ancienne et plus humble, ou si ceux qui vinrent les premiers s'établir à cet endroit furent également ceux qui surent si bien bâtir en pierre. Il faudrait des pages et des pages pour dresser la liste complète des sites que les archéologues ont étudiés au cours des vingt dernières années ou qu'ils étudient actuellement.

Et pourtant, les recherches relatives à l'histoire de l'Afrique pré-médiévale et médiévale n'en sont qu'à leur début. Au-delà de la barrière que nous oppose notre ignorance, nous pouvons apercevoir le panorama que nous offre l'histoire : une région riche en villes et en agglomérations solidement bâties en pierre, résonnant du bruit des ports et des navires qui prennent la mer, étincelant de l'éclat des armées de jadis et de la splendeur des États ou des empires, et qui a connu les vicissitudes incessantes de la grandeur et de la décadence des dynasties et des pouvoirs.

Mais pour le moment nous ne pouvons guère qu'entrevoir ce tableau. A parler franc, ce qu'il faut maintenant se résumer en quelques mots : plus d'argent et une meilleure coordination des efforts. Mais cette grande tâche que représente la découverte du passé de l'Afrique demeure, et doit demeurer, une entreprise internationale.



ZIMBABOUÉ

LA GRANDE

Ruines d'une authentique culture noire

par Henri Bart

V oici quatre-vingt-onze ans, un chasseur nomade appelé Adam Renders, revenant de la région inexplorée située au-delà du Limpopo, qui porte aujourd'hui le nom de Rhodésie du Sud, raconta une étrange histoire qui le rendit célèbre. A moins de 300 kilomètres au nord du fleuve, il avait aperçu dans la brousse les ruines de hautes murailles de pierre grise. Il ne pouvait guère en dire davantage, n'ayant jamais vu de remparts ni de tours semblables, mais la nouvelle passa de bouche en bouche — non sans faire l'objet de maints enjolivements — et ceux qui l'apprirent pensèrent que l'Afrique venait encore de ménager aux Blancs une des surprises dont elle est prodigue. Qui donc eût pu imaginer que les plaines du Nord recélaient les vestiges d'une civilisation inconnue ?

Quatre ans après Renders, un géologue allemand nommé Mauch, parti en expédition au-delà du Limpopo, eut à son tour l'occasion de contempler ces majestueuses et mystérieuses constructions : au sommet d'une colline s'élevait, selon lui, une forteresse qui était, à n'en pas douter, une réplique du temple édifié par le roi Salomon sur le mont Moriah, et au-dessous, dans la vallée, se dressait un grand édifice reproduisant — c'était non moins certain — le palais habité à Jérusalem par la reine de Saba, au dixième siècle avant l'ère chrétienne.

Ce récit fit le tour du monde. Treize ans après le retour de Mauch, un écrivain nommé Rider Haggard devint riche et célèbre en publiant, sous le titre de *King Solomon's Mines*, un excellent roman d'aventures où il était question de mines de diamants africaines. Quelques années plus tard, une colonne britannique pénétrait dans cette région qu'elle ouvrit à l'occupation européenne et de nouveaux récits commencèrent à affluer. Renders et Mauch ne semblaient pas avoir exagéré : les ruines étaient vraiment imposantes... et inexplicables. Comment admettre, en effet, que des « indigènes » africains aient pu bâtir de telles constructions ? Ce devait être l'œuvre de quelque autre conquérant étranger, beaucoup plus ancien, dont l'Angleterre ne faisait que recueillir l'héritage.

« Ainsi », écrivait l'un des pionniers qui, en 1891, prirent possession, au nom de l'Angleterre, des territoires situés au nord du Limpopo, « les Anglais ont retrouvé le pays d'Ophir, célèbre dans l'antiquité pour ses fabuleux trésors... et nous pouvons nous attendre à voir (bientôt) l'effigie de la reine Victoria gravée sur l'or dont le roi Salomon recouvrait son trône d'ivoire et ornait les piliers en cèdre de son temple. »

On s'aperçut alors que les ruines de Zimbaoué n'étaient pas uniques en leur genre. A mesure que les pionniers anglais avançaient vers le Nord et se déployaient à travers les plaines, ils découvrirent bien d'autres sites analogues. Nulle part les ruines n'étaient aussi vastes et grandioses qu'à Zimbaoué ; mais toutes témoignaient de l'existence de communautés puissantes et bien organisées.

Mais dans le pays d'Ophir, d'où la reine de Saba avait apporté tant de talents d'or à Salomon, le précieux métal devait encore abonder. Aussi, beaucoup de chercheurs d'or se hâtèrent-ils de s'y rendre. Ils y trouvèrent en effet des centaines, voire des milliers de puits de mine abandonnés, de 10 à 20 mètres de profondeur. Ils délimitèrent des concessions et certains firent effectivement fortune.

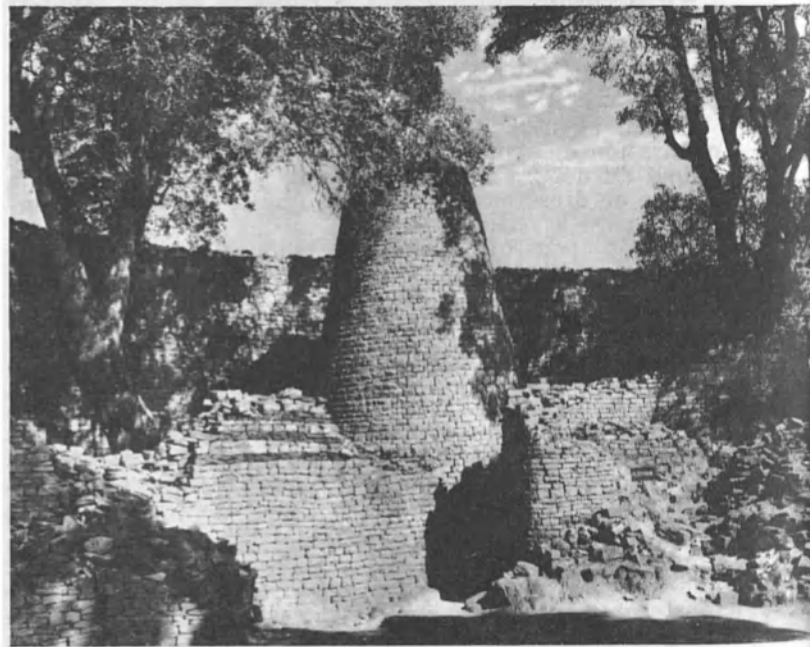
D'autres eurent l'idée de s'enrichir plus aisément, en pillant les ruines. Un prospecteur nommé Neal s'associa avec deux bailleurs de fonds de Johannesburg pour consti-

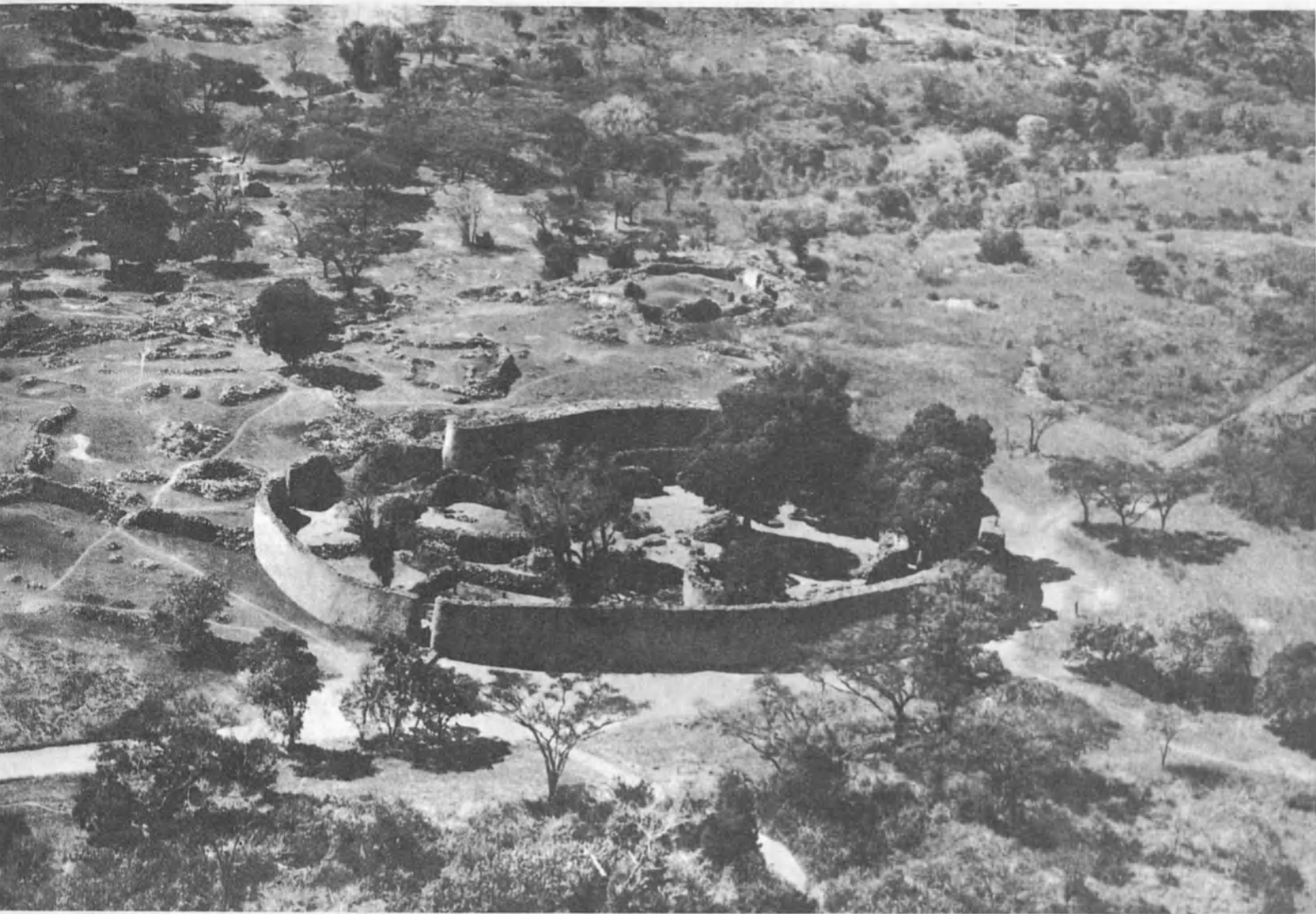
tuer une « Ancient Ruins Company Limited ». Ils avaient déjà récupéré une quinzaine de kilos d'or ouvragé dans les tombes de Rhodésie quand, en 1900, les autorités comprenant qu'avec l'or disparaissaient sans doute bien des renseignements précieux, mirent un terme à leurs activités. Mais, comme l'écrivit J.F. Schofield, « les dégâts furent considérables, car tout ce qui n'était pas en or était traité sans le moindre ménagement » ; l'or lui-même fut, en grande partie du moins, fondu et mis en vente.

Pour expliquer l'origine des ruines et des vestiges d'exploitation minière, la plupart des gens se contentèrent longtemps d'évoquer la « légende d'Ophir ». Les archéologues amateurs qui explorèrent ces ruines avec passion, l'esprit plein de souvenirs de l'antiquité, les faisaient remonter à l'époque des Sabéens et des Phéniciens, quelque mille ans avant le début de l'ère chrétienne. Pour eux, ces tours et ces remparts étaient manifestement l'œuvre d'étrangers venus par le Nord d'au-delà des mers. On ne trouvait nulle part rien de semblable en Afrique australe ; et il était de toute façon impensable que les ancêtres barbares de ces barbares indigènes, dont la soumission coûtait, à l'époque même, aux Européens, tant d'efforts et tant de sang, aient été assez civilisés pour élever de tels édifices.

Cependant, quelques spécialistes ne partageaient pas cette opinion. Selous, par exemple, signala que certains Africains continuaient à bâtir des murs de pierre à peu près de la même manière et à creuser des puits de mine. Il était difficile de mettre en doute sa compétence, car il connaissait la région mieux qu'aucun chasseur nomade de cette époque héroïque. La controverse fit donc rage.

En 1905, la British Association, souhaitant élucider une question si discutée, chargea un archéologue nommé David Randall-MacIver de lui soumettre un rapport sur les fameuses ruines. Les conclusions de MacIver firent sensation : repoussant comme absurde l'idée que ces constructions puissent avoir une origine très ancienne ou étrangère,





il déclara qu'elles devaient dater du xiv^e ou du xv^e siècle de notre ère, et étaient sans aucun doute l'œuvre des autochtones.

Cependant, les partisans d'Ophir, loin de se décourager, revinrent si bien à la charge que, 25 ans plus tard, la British Association fit entreprendre une nouvelle étude par une spécialiste dont les conclusions paraissaient devoir faire autorité. C'est ainsi qu'au bout de trois ans, Mlle Gertrude Caton-Thompson publia son grand ouvrage, *The Zimbabwe Culture*, qui confirme l'essentiel des thèses de MacIver : elle y indiquait en effet que les ruines dataient du Moyen Age, étaient d'origine bantoue et pro-

bablement un peu plus anciennes que ne l'avait pensé MacIver, mais guère plus.

Si quelques incurables imaginatifs continuent à croire à la « légende d'Ophir », le livre de Mlle Caton-Thompson sert aujourd'hui de base à toutes les recherches sérieuses effectuées sur la période relativement moderne de l'histoire de l'Afrique australe, et les experts acceptent l'ensemble de ses conclusions. Grâce à des expériences faites récemment sur du bois de charpente prélevé à la base du grand mur d'enceinte de Zimbabwe, on a pu établir, par des mesures de radioactivité du carbone, que des constructions existaient déjà en cet endroit, entre le vi^e et le $viii^e$ siècle de l'ère chrétienne ; et l'on s'accorde maintenant à reconnaître que les bâtisseurs de Zimbabwe ont travaillé pendant une période qui s'étend approximativement du début du vi^e siècle de notre ère au milieu du $xviii^e$. De précieux renseignements confirmant cette théorie ont été recueillis au cours des recherches approfondies commencées depuis peu sous la direction de M. Roger Summers, conservateur en chef des musées nationaux de la Rhodesie du Sud.

Comment faut-il donc s'expliquer la présence d'un si remarquable ensemble de vestiges dans une région dont on n'a jamais vu les habitants utiliser la pierre comme matériau de construction, ni constituer des communautés assez bien organisées pour avoir besoin de palais, de forts et surtout d'habitations de ce genre ? A cette question, les spécialistes répondent que les nombreuses ruines de la Rhodesie, et notamment Zimbabwe la grande, illustrent la formation et l'épanouissement d'une civilisation du fer ou des métaux, au cours des quelque douze cents ans précédant l'arrivée des Européens dans ce pays qu'ils crurent entièrement barbare. Elles apportent donc la preuve indiscutable de l'existence d'une culture authentiquement africaine qui, tout en ignorant l'écriture et sans disposer de connaissances techniques très étendues, n'en démontre pas moins l'habileté et l'ingéniosité surprenantes que peuvent manifester des hommes à peu près entièrement livrés à leurs propres ressources, comme l'étaient ces Africains

Au sud de Salisbury, capitale de la Rhodesie du Sud, gisent les ruines de Zimbabwe la Grande, ancienne capitale d'un puissant Etat noir. Zimbabwe n'est qu'un des nombreux ensembles de ruines que l'on trouve en Rhodesie, mais ce sont les mieux conservées. Outre ces vestiges d'un lointain passé, on a découvert en Rhodesie des emplacements de mines d'où l'on extrayait l'or, le cuivre, le fer et l'étain, preuves d'un florissant âge des métaux qui remonte à douze siècles avant l'arrivée des Européens dans une terre qu'ils s'imaginaient entièrement sauvage. L'or, les bijoux et d'autres objets qui auraient apporté des témoignages précieux sur la civilisation qui bâtit Zimbabwe, disparurent vers la fin du XIX^e siècle à la suite du pillage des ruines. Mapoungouboué, autre site archéologique situé au sud du Transvaal, échappa au pillage, on y a trouvé d'importants vestiges — objets en or notamment — qui jettent une lumière nouvelle sur la civilisation des métaux qui donna naissance à cette cité. A Zimbabwe, deux ensembles sont particulièrement remarquables. L'un, « l'Acropole » (en haut de la page opposée) fut jadis un point fortifié bâti sur une masse de rochers. L'autre, « la construction elliptique » (photo ci-dessus), offre ses murs massifs de dix mètres de haut, épais de sept mètres. A l'intérieur des murs se dresse une tour conique (à gauche) au pied de laquelle des archéologues ont fait récemment d'importantes découvertes

Photos Office of the High Commissioner for the Federation of Rhodesia and Nyasaland

Dès le Moyen Age
existait en Nigéria
un royaume prestigieux

BÉNIN

par K. Onwonwu Dike

Directeur des recherches sur l'histoire du Bénin
au Collège Universitaire d'Ibadan, Nigéria



CE GUERRIER est l'œuvre d'un artiste du royaume du Bénin où une remarquable technique du travail du bronze était employée il y a des siècles. On connaît plus d'une douzaine de ces statues de guerriers montés sur des chevaux ou des mulets. Ils datent du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e.

Photo par Eliot Elisofon, tirée de "The Sculpture of Africa", © Thames and Hudson, Ltd., Londres, 1958

Le voile qui a si longtemps obscurci le passé historique et culturel du continent africain commence à se lever, en partie grâce aux efforts des érudits qui travaillent dans les universités d'Afrique. Ainsi, depuis 1956, une équipe de chercheurs de la section d'histoire du Collège universitaire d'Ibadan, Nigeria, reconstitue, morceau par morceau, l'histoire du grand royaume médiéval du Bénin. L'équipe est dirigée par Onwonwu Dike, Professeur d'histoire du Collège universitaire, Africain dont les travaux font autorité. En l'absence d'archives écrites, les spécialistes expérimentent une technique historique nouvelle en accordant toute l'importance voulue

aux « documents » non écrits où les habitants de la région du Bénin ont consigné leur passé : vestiges archéologiques, tradition orale, phénomènes linguistiques, données ethnographiques, objets façonnés. Grâce aux recherches intensives organisées sur l'histoire et la culture du Bénin, on espère pouvoir définir des techniques et des principes généraux propres à orienter les travaux des érudits spécialisés dans l'étude des peuples africains illettrés. Dans l'article ci-après, M. Dike retrace l'histoire du Bénin — un des plus anciens royaumes du Niger — de ses institutions et de sa culture, en particulier son remarquable épanouissement artistique qui a produit quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'art mondial.

Le royaume du Bénin est incontestablement un des plus anciens royaumes nigériens, et il était sans doute, avant l'arrivée des Européens, l'Etat le plus puissant de la Nigeria méridionale. On ne saurait trouver de meilleur exemple d'un royaume africain qui s'est développé au milieu des forêts, en dehors de toute influence arabe ou européenne. Il offre un champ restreint et relativement bien délimité à un travail de pionnier comme celui qui est envisagé par les historiens du collège universitaire d'Ibadan.

En outre, par rapport au reste de la Nigéria, le Bénin est très riche en traditions orales et en objets façonnés. Il renferme, par exemple, des œuvres d'art en bronze, en ivoire, en bois, en fer, en terre cuite, etc., justement célèbres dans le monde entier; cet art, remarquable sur le plan esthétique aussi bien que technique, avait atteint son plein épanouissement avant l'arrivée des Européens. Les objets en question ont été commandés par les « Obas » (rois du Bénin) pour commémorer les personnalités et les événements les plus marquants de leur règne; ils constituent donc des témoignages historiques extrêmement précieux, à condition d'être interprétés correctement.

Enfin, le Bénin est l'un des rares royaumes d'Afrique occidentale qui aient eu des relations avec les marchands européens à partir du xv^e siècle: des Portugais y arrivèrent en effet en 1485 et ils furent suivis par des Néerlandais, des Français et des Anglais. Des Espagnols, des Danois et des Brandebourgeois entrèrent aussi en lice à certaines époques parmi ceux qui venaient chercher au Bénin du poivre, de l'ivoire, des esclaves et de l'huile de palme.

Toutefois, de 1485 à 1897, les relations entre le Bénin et l'Europe ont gardé un caractère principalement commercial; elles ont donc donné lieu à des lettres d'affaires, des journaux de bord, des correspondances privées, des mémoires et, de temps à autre, à un rapport officiel. D'autre part, depuis le xv^e siècle, les missions catholiques ont fait des efforts persistants, quoique intermittents, pour prendre pied au Bénin, de sorte que les archives de missions pourraient fournir des renseignements utiles sur l'histoire du pays.

L'antique royaume du Bénin, qui a conservé son indépendance jusqu'en 1897, date où il fut occupé à la suite d'une expédition punitive britannique, était situé dans la zone des forêts ombrophiles tropicales de l'Afrique occidentale; il était limité à l'est par le Niger et les vastes marécages de son delta, au sud par l'océan, à l'ouest par les royaumes yoroubas d'Oyo et d'Ijebu, et au nord par les savanes où la cavalerie pouvait se déployer librement.

En ce qui concerne la date de fondation du royaume, et la façon dont il a été fondé, on en est réduit aux conjectures, car les Binis ignoraient l'écriture et les premiers Européens qui parvinrent dans le pays en 1486 trouvèrent le royaume au faite de sa puissance et riche en traditions plusieurs fois séculaires. Ces traditions, qui subsistent encore chez les Binis, ne mentionnent aucune migration générale, mais elles s'accordent sur le fait que la première dynastie royale vint d'Ifé, capitale spirituelle des Yoroubas. La plupart des récits relatifs aux douze rois de cette première dynastie ont un caractère mythique et magique, et nous apprennent peu de choses sur l'histoire du Bénin. Selon la tradition, une révolte mit fin au pouvoir de ces rois et institua un régime républicain éphémère.

Le roi actuel est le 35^e de la lignée

BIENTÔT, un nouveau souverain venu d'Ifé s'établit à Bénin, soit par la force, soit, comme l'affirme la tradition, sur l'invitation des habitants. Il fonda la dynastie des rois qui est toujours au pouvoir, l'oba régnant étant le trente-cinquième. On récite encore aujourd'hui la liste de tous ces souverains (avec des variantes) et l'arrivée du premier Européen, le Portugais Joao Afonso d'Aveiro, est habituellement placée pendant le règne du quizième oba, Ozoloa. Il semble donc vraisemblable que la fondation de la dynastie remonte au xii^e siècle.

Les plus grands obas étaient des chefs spirituels, politiques et militaires à la fois. Ils exerçaient une autorité religieuse et politique absolue sur leurs sujets; leur personne était considérée comme sacrée et on leur attribuait des pouvoirs magiques. Un rituel minutieux réglait tous les actes de l'oba, y compris ses repas et son sommeil, et l'obligeait à vivre isolé dans son palais — sauf à l'occasion des grandes fêtes — ce qui accroissait encore le respect et la crainte qu'il inspirait. Il jouait le rôle de

grand prêtre; le sort des récoltes et le bien-être du peuple dépendaient de la façon dont il accomplissait de nombreuses cérémonies en l'honneur des dieux, de ses ancêtres royaux et de ses propres attributs divins. Certains groupes de prêtres participaient à ces cérémonies, dont beaucoup s'accompagnaient de sacrifices humains, mais il n'existait pas de caste sacerdotale capable de menacer l'oba de sanctions célestes.

A ses pouvoirs spirituels, l'oba joignait une puissance politique qui avait pour seule limite sa capacité d'imposer sa volonté, par la force ou par des sanctions religieuses. La justice, la législation et la conduite de toutes les affaires politiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du royaume, se trouvaient entre ses mains. Cependant, en pratique, même le souverain le plus capable ou le plus autoritaire était obligé de demander des avis aux grands personnages du royaume et du palais, et avec le temps il se constitua un Conseil royal comprenant trois groupes de dignitaires. L'oba désignait leurs membres à son gré et élargissait ou modifiait la composition de ces groupes.

Les conseillers royaux ne se bornaient pas à fournir des avis à l'oba; ils exerçaient aussi, individuellement ou collectivement, toutes les fonctions rituelles et administratives requises. L'ordre de dignitaires le plus ancien, l'*Ouzama*, installait l'oba sur le trône et ses membres étaient chargés de diriger les opérations militaires, de monter la garde aux portes de la ville et de veiller à la sécurité de l'héritier du trône. Parmi les « chefs urbains » figuraient le commandant en second de l'armée et le « prêtre du peuple ». Les principales tâches des « chefs du palais » consistaient à s'occuper de la garde-robe royale et à assurer le service personnel de l'oba. Chacun de ces groupes comprenait un certain nombre de guerriers.

Chaque maison avait son panthéon individuel

POUR que son autorité s'exerce efficacement dans les villages et petites agglomérations dispersés à travers la forêt, l'oba confiait à un dignitaire le soin d'administrer une ville, une série de villages, un seul village ou même un groupe d'habitants. L'intéressé devait se charger de recueillir et de livrer au palais le tribut de denrées alimentaires imposé au village ou au groupe considérés; d'autre part, il servait de porte-parole à ses administrés chaque fois que ceux-ci désiraient communiquer avec l'oba.

Les tributs de denrées alimentaires n'étaient pas la seule ressource de cette cour à l'organisation si complexe; de nombreux esclaves travaillaient pour l'oba à Bénin, ainsi que dans des villages et des exploitations agricoles de toutes les parties du royaume. L'oba tirait aussi des revenus considérables des principaux produits d'exportation (esclaves, ivoire, palmistes, etc.) dont la religion et la loi lui assuraient le monopole. L'arrivée des marchands européens rendit ces monopoles encore plus profitables, et ils faisaient habituellement de l'oba l'homme le plus riche du royaume. Cependant, un simple citoyen pouvait, s'il était lui aussi entreprenant, amasser de grandes richesses, et on raconte l'histoire d'hommes qui perdirent leur fortune et leur vie à cause de la jalousie d'un monarque.

Bénin, la capitale du royaume, était bâtie sur un terrain de cinq kilomètres de long environ, entouré d'un haut mur de terre et d'un fossé profond formant une enceinte à peu près rectangulaire. De larges avenues rectilignes traversaient la ville à angle droit, d'une porte à l'autre. Elles étaient bordées de maisons bien alignées, construites en terre rouge, selon un style particulier: des bâtiments rectangulaires, couverts de nattes de feuilles, encadraient une cour en contrebas d'où les pluies tropicales pouvaient s'écouler; le toit, faisant saillie sur la cour, formait une véranda ouverte.

Chaque maison contenait des autels consacrés à une ou plusieurs divinités appartenant à un panthéon compliqué, choisies d'après les préférences ou les fonctions du propriétaire. Les divinités les plus importantes étaient un dieu suprême, le dieu de la mer, le dieu du fer, le dieu de la médecine, le dieu de la mort, le dieu de la fécondité et le dieu de la divination. Mais l'aspect le plus personnel de la religion des Binis était mis en lumière par un autel consacré aux esprits des ancêtres du propriétaire de la maison, qui étaient chaque jour priés, consultés et honorés.

Plus un homme était influent et plus vaste était sa demeure; aussi les principaux dignitaires pouvaient-ils

Une remarquable civilisation en pleine forêt tropicale

disposer de nombreux bâtiments groupés dans une enceinte, mais toujours conçus suivant le même schéma général. Le palais de l'oba, entièrement séparé du reste de la ville, était la construction la plus étendue et la plus compliquée : il se composait de plusieurs cours très spacieuses, ceintes de hauts murs et de vérandas. On pénétrait dans chaque cour par une porte surmontée d'un toit pointu, couvert de bardeaux et couronnée d'un grand serpent de bronze.

Les fonctionnaires du palais, les serviteurs et la garde de l'oba vivaient dans les pièces qui bordaient les cours. Les écuries royales entouraient une autre cour, tandis que les appartements de l'oba et ceux de ses femmes étaient situés au cœur du palais, où la plupart des visiteurs n'avaient jamais accès. On voyait partout des sanctuaires et des autels dédiés aux divinités et aux ancêtres du roi, qui portaient en général une riche décoration faite de défenses d'ivoire sculptées, ainsi que de têtes et de figures de bronze magnifiquement exécutées. Des reliefs de bronze représentant les hauts faits de héros et de rois ornaient également un grand nombre de supports de toits et de poutres sculptées dans le palais.

Le travail du bronze, la sculpture sur ivoire, la ferronnerie, la sculpture sur bois, le travail du cuir, le tissage, la fabrication des tambours et toutes les autres activités nécessaires au cérémonial du palais étaient confiés à des corporations distinctes et hautement spécialisées, dont chacune occupait une rue particulière dans la ville et avait sa hiérarchie professionnelle, son système d'apprentissage et son autel public. Certaines — notamment celles des ouvriers en cuivre et des sculpteurs sur ivoire — travaillaient presque exclusivement pour l'oba et quelques hauts dignitaires. Une grande partie des habitants de la capitale étaient donc au service du palais.

Ainsi passa la gloire du Bénin

POUR assurer le financement de leur administration très centralisée, les obas devaient imposer de lourds tribus à leurs sujets et se procurer constamment des esclaves. Cette dernière nécessité et les luttes entreprises pour étendre le territoire du royaume entretenaient des guerres incessantes avec les peuples voisins. Jusqu'au xv^e siècle, l'oba accompagnait ses troupes et dirigeait les campagnes en personne et c'est ainsi que le Bénin parvint à l'apogée de sa puissance. Par la suite, ils restèrent plus souvent enfermés dans leur palais, et la conduite de la

guerre fut confiée à de hauts dignitaires. Les sculptures sur bronze du Bénin nous montrent des guerriers armés d'épées, de javelots et de boucliers.

Au début du xv^e siècle, un oba, qui se trouvait dans une situation critique, envoya au Portugal des ambassadeurs chargés d'obtenir des armes à feu, mais comme la Papauté avait interdit l'exportation d'armes chez les infidèles, il dut accueillir d'abord des missionnaires chrétiens. Des missions catholiques semblèrent, à diverses reprises, obtenir certains succès en convertissant des princes et des fils de la noblesse ; il se peut même qu'on ait commencé à construire une église, mais ensuite l'oba cessa d'avoir besoin des armes portugaises, ou bien il estima que son pouvoir spirituel était menacé, car les prêtres catholiques furent obligés de quitter le pays.

Il convient de remarquer que la principale période d'expansion du Bénin coïncide avec l'introduction d'armes à feu par les Portugais, pendant les règnes d'Ozoloua, d'Esigie et d'Orhogba. Ozoloua conquiert de vastes territoires. D'autre part, des groupes d'habitants fuyant l'oppression quittèrent alors le Bénin pour s'établir dans différentes parties de la Nigeria méridionale : c'est ainsi que le royaume de Warri fut fondé par le prince Ginouwa, sous le règne de l'oba Oloua, et que, selon la tradition, plusieurs parties du delta du Niger et du pays Ourhobo furent colonisées par des émigrants venus du Bénin.

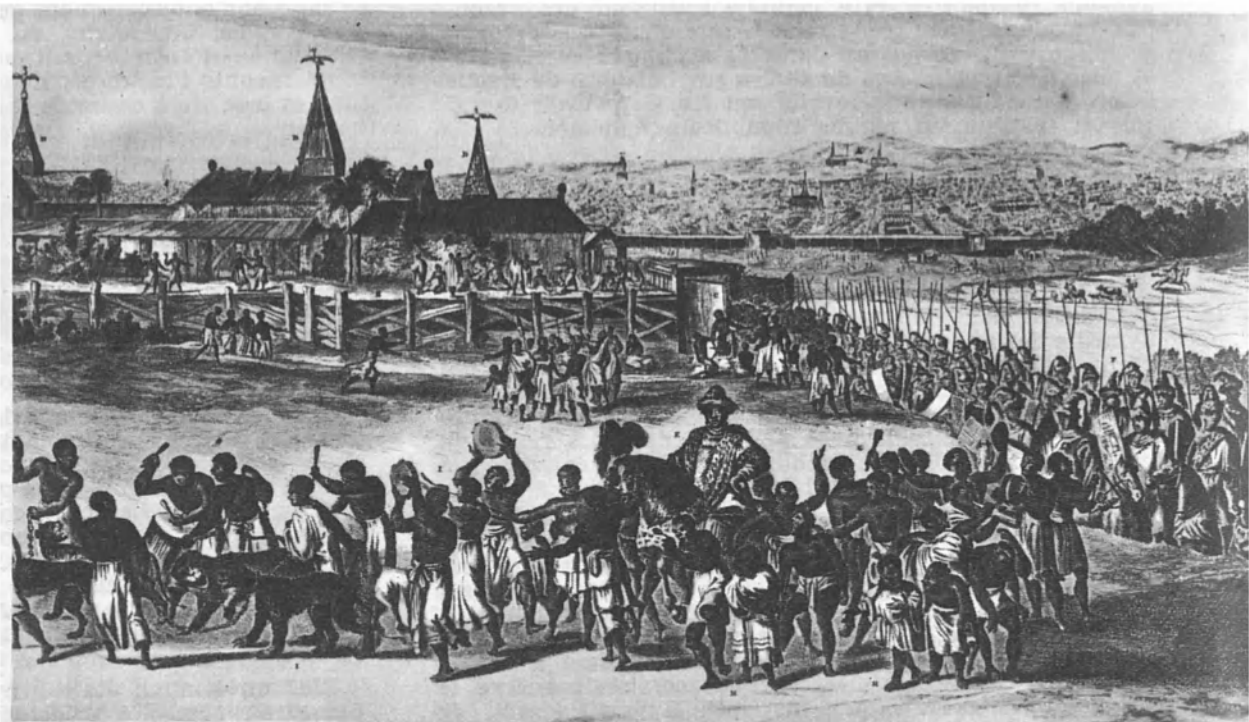
Au bout d'un siècle, des négociants français, anglais et hollandais vinrent se joindre aux Portugais et achetèrent des milliers d'esclaves destinés aux plantations d'Amérique, ainsi que de l'ivoire et du poivre. Les obas durent donc s'efforcer d'intensifier le recrutement des esclaves, et le fait qu'ils y réussirent moins bien que beaucoup d'autres Etats d'Afrique occidentale semble indiquer que la puissance du Bénin commença à décliner à la fin du xv^e siècle. On constate en tout cas à ce moment, une décadence de l'art des bronzes et la capitale elle-même fut dévastée à plusieurs reprises par des guerres civiles.

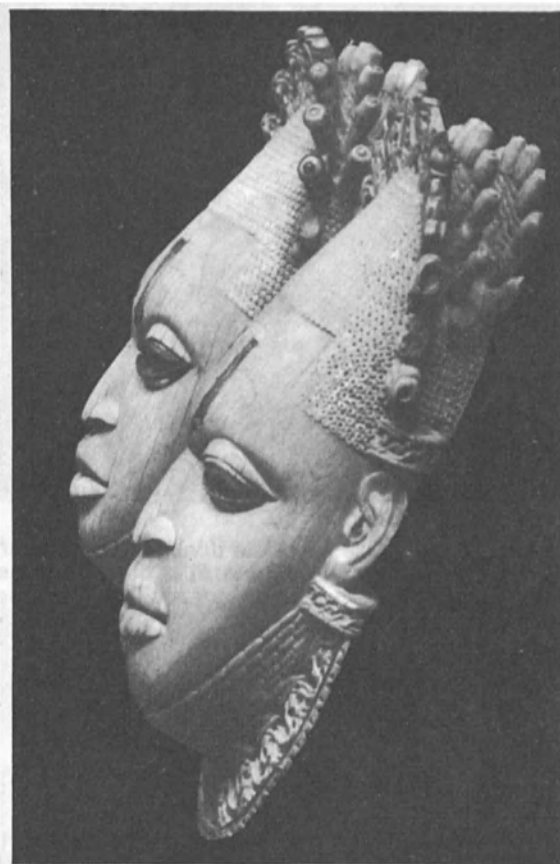
Bien que la puissance du Bénin ait manifestement décliné au cours du dernier siècle de son existence indépendante, le royaume conserva, pour l'essentiel, ses institutions et sa culture anciennes, jusqu'au moment de sa disparition. Ces institutions et cette culture sont, certes, bien dignes d'être étudiées, car nous pourrions ainsi apprendre en détail une civilisation de la forêt tropicale qui, dans un milieu peu propice, a réussi à élaborer une structure sociale et politique complexe, fondée sur l'autorité d'un monarque doté de pouvoirs religieux qui régnait sur un vaste territoire.

LE PREMIER EUROPÉEN

qui visita le royaume nigérien du Bénin, en 1486, trouva un pays au faite de sa puissance et possédant des traditions s'enfonçant profondément dans le passé. Bénin, la capitale, encerclait derrière sa haute muraille de terre un espace de quelque cinq kilomètres que des avenues rectilignes traversaient de porte à porte, bordées de maisons de terre rouge. A droite, la ville de Bénin, gravure publiée à Amsterdam, en 1686, dans la « Description de l'Afrique » de Dapper. On y voit l'Oba, ou roi du Bénin, quittant en grande pompe sa capitale (le présent Oba est le 35^e roi de la même dynastie). A gauche, le palais royal.

© Musée de l'Homme, Paris





LES MASQUES d'ivoire (ci-contre, à droite) constituent probablement ce qui nous reste de plus précieux des œuvres d'art du Bénin. Le plus proche des deux masques représentés sur la photo a été vendu l'an dernier 28 millions de francs au *Museum of Primitive Art* de New York. Le deuxième se trouve au *British Museum*. Hauts de 23 centimètres, ces masques ont sans doute été exécutés au XVI^e siècle. Ils étaient fixés à la ceinture du roi lors de la cérémonie annuelle au cours de laquelle on chassait les esprits diaboliques. Ci-contre, à gauche, trois poutres sculptées situées devant le trône de l'Ogaga d'Ikere, dans l'est du Yorouba (pays voisin du Bénin). Elles ont été sculptées il y a une quarantaine d'années par Olowe, originaire d'Ise, un des grands maîtres Yorouba contemporains.

Photos © William Fagg

Ifé et Bénin

HAUTS-LIEUX DE L'ART AFRICAIN

par William Fagg

Conservateur-Adjoint du Département
d'Ethnographie, British Museum, Londres

L'EXTRAORDINAIRE essor des musées, et plus encore la multiplication des albums de reproductions d'œuvres d'art, que Malraux appelle des « musées sans murs », ont mis à notre portée, non seulement les chefs-d'œuvre artistiques des grandes civilisations d'Europe et d'Asie, mais aussi les productions artistiques infiniment plus variées des cultures tribales du monde entier. Il y a trois siècles que voyageurs et ethnologues commencèrent à découvrir et à apprécier ce dernier genre d'œuvres, et les soixante-dix dernières années ont été, à cet égard, particulièrement fécondes. Mais c'est surtout le mouvement artistique moderne qui nous a rendus capables d'accorder à l'art tribal la même considération qu'aux grandes formes d'art de l'Eurasie. L'expression « art primitif » — si, faute de mieux, on s'en sert encore aujourd'hui — n'évoque plus les échelons inférieurs d'une hiérarchie au sommet de laquelle trôneraient Praxitèle et Donatello.

C'est d'abord en France et en Allemagne, puis en Belgique, que s'est développé ce goût nouveau de l'art tribal (comme je préfère l'appeler) ; par une sorte d'accident historique, les œuvres des territoires colonisés par ces pays furent donc les premières à retenir l'attention des artistes modernes, et c'est elles qu'ont le plus souvent représentées les planches des albums illustrés qui, à partir de 1915, n'ont cessé de se multiplier. On a rendu pleinement justice aux arts du Soudan occidental, de la Côte-d'Ivoire, du Cameroun et du Congo ; mais ceux de la Nigeria — le plus fécond et le plus peuplé de tous les territoires africains — sont restés ignorés, à une exception près, pour la simple raison qu'ils n'étaient pas suffisamment représentés dans les centres où s'élaborait l'art moderne.

L'exception est, à vrai dire, importante, puisqu'il s'agit de l'art du Bénin qui, après l'expédition britannique de 1897, s'était révélé au monde civilisé avec une telle force

explosive qu'il fut désormais impossible de l'ignorer. Mais bien que cet art eût produit des œuvres qui comptent parmi les plus belles d'Afrique, ses créations — d'ailleurs fort abondantes — étaient loin de mériter toutes les louanges qui leur ont été décernées ; elles étaient, en outre, impropres à donner une idée exacte de l'art africain considéré dans son ensemble.

Quoi qu'il en soit, la surprise qu'éprouva le public en constatant que des Africains avaient pu couler d'aussi beaux bronzes (bronzes qu'une des autorités de l'époque déclarait dignes de ceux de Cellini) contribua pour beaucoup à cette évolution de l'opinion grâce à laquelle les milieux artistiques d'Europe se montrèrent, quelques années plus tard, disposés à accueillir l'art tribal.

Les recherches relatives aux antiquités nigériennes ont, surtout depuis la deuxième guerre mondiale, avancé à grands pas. Les résultats des multiples recherches récemment faites en Nigéria ne sont encore que partiellement publiés ; dès maintenant, nous savons cependant assez de choses pour pouvoir retracer rapidement l'évolution de l'art nigérien qui, tout en se distinguant par son ancienneté, donne à penser que la Nigeria a été le théâtre de certains des plus grands événements de toute l'histoire de l'art africain.

On sait que la Nigeria était déjà habitée à l'époque du paléolithique inférieur, il y a peut-être 250 000 ans ; mais le premier art dont on y ait retrouvé trace — le plus vieil art d'Afrique noire auquel on puisse assigner une date — est celui du premier millénaire avant J.-C. Il s'agit des extraordinaires céramiques de la civilisation « nok », qui ont été découvertes en 1943 dans les mines d'étain voisines de Jos, par Bernard Fagg, maintenant directeur des Antiquités de la Nigeria ; grâce à cet heureux sous-produit de la bombe atomique qu'est le carbone 14, on a pu



© Musée de l'Homme, Paris

Ces terres cuites, qui datent de sept ou huit siècles, ont été découvertes récemment par des archéologues britanniques sur le site d'Ifé, la ville sainte des Yorouba, dans la région de la Nigeria. Elles décoraient les autels destinés aux sacrifices et illustrent le goût des Yorouba pour la représentation figurative et le respect scrupuleux des proportions anatomiques. L'Oni (roi et chef religieux) d'Ifé a prêté ces œuvres au Musée de l'Homme, à Paris, où elles ont été exposées. On les a également exposées au British Museum.

IFÉ ET BÉNIN
(Suite)

DES BRONZES DIGNES DE CELLINI

récemment déterminer que ces céramiques datent de la période comprise entre 900 ans avant J.-C. et 200 ans après J.-C. Des sculptures du même style ont été retrouvées en Nigeria centrale, dans une bande de territoire large de 500 kilomètres; et rien ne dit qu'il n'y en ait pas également ailleurs.

Bien que cet art présente certaines analogies avec l'art étrusque, il est fort improbable qu'il y ait eu au cours de l'histoire des contacts entre l'un et l'autre; les fragments de statues et de têtes sculptées qui ont été réunis par centaines au musée de Jos témoignent d'une étonnante imagination artistique. L'emploi du cône, du cylindre, de la sphère et d'autres figures géométriques dans la représentation de la tête humaine est particulièrement remarquable à cet égard et ne donne nullement l'impression que cet art puisse se rattacher à des traditions plus anciennement connues. On ne lui a notamment trouvé aucune parenté avec l'art de l'ancienne Egypte, et il n'est pas inconcevable que ses origines se situent dans une période antérieure à l'époque prédynastique au cours de laquelle disparut l'art tribal égyptien.

Il n'est pas certain que la civilisation « nok » soit morte sans descendance; elle semble plutôt avoir constitué une sorte de substratum artistique d'où les sculpteurs des époques ultérieures ont tiré une partie de leur inspiration. La civilisation « sao » — qui paraît avoir fleuri pendant le Moyen Age européen et dont des vestiges ont été retrouvés par Lebeuf en territoire français, à l'est et au sud du Tchad — ne semble, il est vrai, rien devoir à la civilisation « nok »; mais il n'est nullement impossible que les fouilles projetées dans le Bornou par le département des Antiquités fassent apparaître certains liens entre elles.

Il y a de fortes chances, en tout cas, pour que l'art d'Ifé, qui est célèbre dans le monde entier, soit en partie dérivé de l'art « nok ». Les tribus « yorouba », qui firent d'Ifé leur ville sainte et auxquelles nous devons presque certainement les magnifiques bronzes et terres cuites qu'on y a trouvés, semblent n'être apparues que tardivement sur le territoire de la Nigeria, où la plupart d'entre elles, se déplaçant d'est en ouest, arrivèrent probablement au cours du premier millénaire après J.-C.

Peut-être les aborigènes, que de nombreux mariages mixtes unirent à leurs conquérants « yorouba », avaient-ils hérité du peuple « nok » l'art de fabriquer pour leurs sanctuaires de grandes statues de terre cuite; et peut-être les Yorouba, qui formaient à Ifé une hiérarchie, à la fois plus cultivée et plus matérialiste, apprirent-ils alors à goûter la représentation naturaliste. C'est, en tout cas, l'impression que donne l'étude attentive des fragments de sculptures que nous devons à la civilisation « nok » et à la civilisation d'Ifé. Ces deux civilisations sont, de toutes celles qui ont fleuri en Afrique, les seules dont les sculpteurs aient essayé de faire des statues de terre cuite

grandeur nature; et, bien qu'ils aient traité la tête humaine de façons très différentes, les corps et leur riche ornementation se ressemblent beaucoup. Malheureusement, nos hypothèses sont, dans l'état actuel des connaissances, à peu près impossibles à vérifier.

Si l'art d'Ifé est considéré comme datant approximativement du XII^e au XIV^e siècle, c'est surtout en raison de la tradition généralement admise à Bénin, selon laquelle un maître fondeur fut, vers 1350 ou 1400 après J.-C., envoyé par l'Oni d'Ifé à l'Oba Oguola de Bénin pour enseigner aux sujets de ce dernier l'art de couler le bronze. Cette tradition n'est d'ailleurs pas démentie par un examen comparatif des styles: les plus anciennes des têtes sculptées de Bénin ont un caractère à peine moins réaliste que celles d'Ifé, bien que la façon dont elles sont traitées témoigne d'une certaine modification des techniques et d'un intérêt moins vif pour la représentation de la charpente osseuse et des contours de chair.

Avec l'art de Bénin, nous quittons la préhistoire pour entrer dans la protohistoire, puis, au moment de l'arrivée des Portugais, en 1482, dans l'histoire proprement dite (l'histoire tribale demeurant toutefois, même à cette époque, en grande partie légendaire).

Dès la fin du XV^e siècle s'était établi à Bénin, sous l'action d'une série de grands rois guerriers, un régime absolutiste qui subsista presque sans changement jusqu'en 1897, et dont les formes extérieures existent encore. A l'époque où la puissance de Bénin atteignait son apogée, il dut, à mon avis, se produire une altération subtile et pourtant capitale de ce type classique ou « pur » de royauté divine où roi et peuple sont les éléments interdépendants d'une unité indissoluble dans laquelle réside la force vitale de la tribu. A Bénin, comme dans l'Egypte des premières dynasties, l'équilibre se trouva rompu et le roi devint une fin en soi, même si, dans un cas comme dans l'autre, les formes extérieures de la royauté divine subsistèrent. Le peuple continua à compter sur le roi pour assurer son bien-être, mais la volonté du roi cessa d'être subordonnée



© Musée de l'Homme, Paris

MASQUE PENDENTIF du Bénin. Les yeux sont incrustés, la coiffure est auréolée d'une frise de poissons-chats stylisés.

à cette fin. Et ce phénomène devait avoir une profonde influence sur l'art bini des quatre siècles suivants.

L'art de Bénin, tel qu'on le connaît généralement, n'est pas, en réalité, un art tribal ; c'est l'art de la cour royale, art transplanté, issu de la civilisation urbaine et plus évoluée d'Ifé. Le dynamisme fait presque défaut à cet art, comme il faisait déjà défaut à cet art d'Ifé, étrange efflorescence d'un naturalisme idéalisé, à la fois indigène et importé. Disons plutôt que l'art de Bénin emprunta à l'art d'Ifé ses qualités essentiellement statiques ; pendant un siècle ou deux, les artistes travaillant pour la cour (qu'ils fussent yorouba ou bini) assurèrent ainsi la survivance d'un art plus ou moins « classique » et produisirent, avec beaucoup d'œuvres esthétiquement et techniquement dignes d'Ifé, quelques pièces qui, tels les précieux masques d'ivoire, constituent la contribution particulière de Bénin au patrimoine artistique du monde.

Lorsque, vers la fin du ^{xv}^e siècle, le royaume de Bénin commence à décliner, nous assistons à une transformation concomitante de l'art de la cour : à l'individualisation caractéristique du style d'Ifé fait place l'uniformité ; les bronzes deviennent plus lourds, plus massifs ; les œuvres sont marquées d'une sorte de solennité qui semble répondre à l'instinct de défense, et au besoin de compenser, par une certaine pompe extérieure, la perte d'un pouvoir réel. Pendant cette période de transition, où le bronze afflua d'Europe en quantités inépuisables, les fondeurs de bronze de l'Oba produisirent, en l'espace de 150 ans environ, non seulement de nombreuses têtes et figures en bosse, mais aussi des centaines de plaques rectangulaires qui semblent avoir été destinées à commémorer de grands événements ou à perpétuer le souvenir de grands personnages. Il s'agit là d'œuvres uniformément solennelles, qui font penser par certains côtés à la sculpture assyrienne et qui souffrent, comme elle, des entraves constamment imposées à l'imagination de l'artiste. En un mot, cette période, à laquelle Bénin doit surtout sa célébrité, se caractérise plutôt par une haute compétence que par l'éclat de l'inspiration.

Pendant cette période intermédiaire, les canons esthétiques d'Ifé semblent avoir contribué à exercer sur les fondeurs de bronze assez d'influence pour les empêcher de ne jamais s'écarter des normes qui assuraient l'harmonie des proportions ; mais soudain, vers la fin du ^{xviii}^e siècle, ces normes cessèrent d'être appliquées, ce qui entraîna, non seulement l'apparition d'un style de plus en plus flamboyant et excessif, mais aussi et surtout, une extrême diversité de conceptions, de techniques et de qualité. Cette dernière période, qui dura jusqu'aux dernières années du ^{xix}^e siècle et aux débuts du tourisme, n'a produit que peu d'œuvres où se reconnaisse la main d'un maître ; les autres ne se rachètent même pas par une prudente uniformité classique.

Ce qu'on sait de l'histoire politique de Bénin à cette époque donne à penser qu'il faut voir dans cette décadence de l'art de la cour un fidèle reflet du déclin de plus en plus net de l'Etat. On en trouve des exemples à l'époque de l'Oba Osemwenede (1816-1848) dont le règne coïncida avec le déclin de la traite des esclaves. (Contrairement à ce qu'on pense généralement, les arts semblent avoir plus souffert, en Afrique, de l'abolition de la traite que de ses excès antérieurs.)

Vers la même époque, les magnifiques têtes de béliers et d'antilopes en bois sculpté, que les chefs édo placent sur les autels de leurs ancêtres, et qui sont des produits de l'art tribal, commencèrent, avec la permission de l'Oba, à être remplacées, à Bénin même, par des copies en bois des têtes de bronze servant au culte royal ; au bout de quatre siècles, la tradition étrangère qui avait sa source à Ifé finit ainsi par imprégner et par modifier — plutôt à son détriment qu'à son avantage — l'art tribal de la capitale et de ses environs ; mais on peut encore admirer dans bien des régions écartées de beaux spécimens de l'ancien style tribal.

Quoi qu'il en soit, les œuvres d'art bini ne représentent qu'une faible partie de la production artistique de la Nigeria, et c'est d'ailleurs, en raison de la dualité déjà décrite, la partie la moins représentative.

Beaucoup plus nombreux et variés sont les objets d'art — en bronze, en fer, en ivoire, et surtout en bois — que l'on doit à la tribu des Yorouba qui, avec ses cinq millions de membres, est, en matière d'art, la plus prolifique d'Afrique. Le style de ses sculptures sur bois est l'un des plus naturalistes du continent, mais on ne saurait dire s'il s'agit là d'un naturalisme dérivé de l'art d'Ifé, ou s'il faut, au contraire, ne voir dans l'art d'Ifé qu'une forme particulière d'une tradition yorouba plus ancienne. Bien que les sculptures se comptent, en pays yorouba, par centaines de milliers, presque toutes peuvent être identifiées comme appartenant à l'art yorouba, grâce à certains traits conventionnels, par exemple la forme des bouches. Les formes sculpturales sont extrêmement variées, et un travail minutieux fait sur place permet au chercheur de distinguer, comme le font les historiens de l'art européen, les styles et « sous-styles » propres à telle région, à telle ville, à telle famille d'artistes ou même à tel sculpteur.

Cette richesse de l'art des Yorouba est étroitement liée à la grande complexité de leur religion, qui est peut-être la plus évoluée d'Afrique et qui se rapproche assez de celle des Hindous ou des anciens Grecs par la façon dont elle en est progressivement venue à humaniser ses divinités naturelles et à voir en elles (qui étaient jadis des entités impersonnelles) des rois ou héros divinisés.

On s'est aperçu, il y a quelques années seulement, qu'il y avait dans la basse vallée du Niger tout un groupe de fondeurs de bronze dont les œuvres n'ont rien de commun avec celles qu'a produites, à Bénin, l'art de la cour et qui témoignent d'une imagination artistique beaucoup plus riche. Peut-être la plus belle est-elle la statue de chasseur que l'on a trouvée à Bénin en 1897 et qui se trouve aujourd'hui au British Museum. Beaucoup de ces productions semblent apparentées à celles des Yorouba d'Ijebu, à l'ouest de Bénin ; mais d'autres paraissent venir de localités situées, comme Idah, à l'est de Bénin, sur les bords mêmes du Niger. Notre connaissance de l'art nigérien pourrait faire de grands progrès dans cette direction.

Dans le delta même vivent les Ijo, qui, pour des raisons linguistiques et autres, semblent compter parmi les plus anciens habitants de la Nigeria ; leurs bois sculptés, qui représentent surtout des divinités aquatiques et des serpents, illustrent de façon frappante un art tribal qui ressemble beaucoup au cubisme.

La sculpture se pratique assez peu parmi les tribus païennes du nord de la Nigeria ; mais certaines œuvres — comme celles qui, chez les Afo, représentent une mère et son enfant — sont de la plus haute qualité. Les meilleures soutiennent même la comparaison avec les productions plus connues des Dogon et Bambara du Soudan occidental.

De tous les territoires africains, c'est la Nigeria qui vient au premier rang, non seulement par l'abondance des œuvres qu'y a laissées l'art traditionnel, mais aussi par la mesure dans laquelle cet art s'y pratique aujourd'hui encore. Le nombre des sculpteurs fidèles aux conceptions de l'art tribal tend cependant à diminuer et leurs œuvres n'égalent que trop rarement celles de leurs ancêtres. Heureusement, grâce au zèle déployé depuis vingt ans par quelques fonctionnaires britanniques de la Nigeria et aux progrès du goût parmi les autorités nigériennes, le pays est maintenant doté de musées qui comptent parmi les plus riches et les mieux équipés d'Afrique.

Les recherches que l'on a faites, grâce à une importante aide financière de l'étranger, sous la direction d'érudits nigériens, enrichissent notre connaissance de l'histoire des Bini et des Yorouba. Il est indispensable et urgent de stimuler ces efforts ; car un travail immense reste encore à faire, avant qu'il ne soit trop tard. Tous les peuples du monde peuvent — comme le fait d'ailleurs le peuple nigérien — donner au monde des artistes dont la production s'inspirera de tel ou tel style international ; mais seule la Nigeria est capable d'apporter au patrimoine artistique de l'humanité l'incomparable contribution représentée par l'art tribal qui a, pendant des milliers d'années, fleuri sur son territoire.



© Musée de l'Homme, Paris

COIFFE DE DANSE D'EKOI, Rhodésie du Sud. Des masques semblables sont portés pendant les fêtes et les funérailles. Cette pièce se trouve exposée au Musée National, Stockholm.

TRÉSORS DE BRONZE



Avant l'arrivée des Européens en Afrique florissait au Niger une civilisation qui a donné naissance à un remarquable art du bronze. Les royaumes de Bénin et de Yorouba, et la ville d'Ifé, sont à juste titre renommés pour les nombreux chefs-d'œuvre qui sont parvenus jusqu'à nous et dont certains sont représentés sur cette double page. A gauche, un chasseur porte l'antilope qu'il vient de tuer (œuvre découverte à Bénin). Ci-dessus, deux léopards qui comptent parmi les bronzes les plus parfaits du Bénin. A droite, un bronze de Yorouba découvert en 1938 avec dix-sept têtes en laiton, il représente probablement un roi-dieu (Oni) de la cité-Etat d'Ifé ayant régné à une époque reculée. Sauf en ce qui concerne la couronne, les insignes de la royauté sont demeurés les mêmes aujourd'hui pour le couronnement des Onis modernes.

Photos : Eliot Elisofon © Thames and Hudson, Ltd., Londres 1958



2000 ANS D'HISTOIRE GRAVÉS DANS LE MÉTAL

par R.R. Inskip

Conservateur du Département préhistorique au Musée Rhodes Livingstone, Livingstone (Rhodésie du Nord).

En Afrique comme partout ailleurs dans le monde antique, la naissance de l'art du fer marqua le début de progrès révolutionnaires qui permirent aux hommes de bâtir des sociétés nouvelles et plus élaborées. C'est ainsi que l'on assista à la création de grands royaumes africains bien outillés pour cultiver le sol et tenir en respect leurs voisins qui n'utilisaient pas le fer. L'art du fer était exercé depuis des générations par des artisans qui, à l'origine, ne devaient rien à l'homme blanc. On sait maintenant que de grandes civilisations du fer florissaient dès les débuts de l'ère chrétienne dans deux régions au moins du continent, fort éloignées l'une de l'autre : l'une en Afrique occidentale (Soudan, Dahomey, Ghana, etc.), l'autre dans l'est et le centre-sud de l'Afrique. Il y a quelques années on soupçonnait à peine que la technique du fer dans le centre-sud de l'Afrique datait de si loin en arrière. Mais depuis 1953 les preuves se sont accumulées avec la découverte, près du lac Tanganyika et ailleurs, de centres où l'on travaillait le fer dès le début de l'ère chrétienne. La photo ci-dessous montre un four très ancien découvert récemment dans le sud de l'Afrique ; ci-dessus un fer de lance d'époque reculée, montrant des traces de ligaments ayant servi à fixer le poison sur la lame. Les photos de droite montrent des ornements métalliques portés par les femmes bantoues de la même région.

Photos Rhodes Livingstone Museum



Le voyageur qui visite aujourd'hui l'Afrique peut voir presque partout, entre le Cap et Nairobi, des chemins de fer, des ponts, des constructions à armature d'acier et même des péniches métalliques naviguant sur le paisible Zambèze ; bref, d'innombrables témoignages de l'existence, sur ce continent, d'une industrie sidérurgique à laquelle se reconnaît d'une façon tangible l'âge des métaux inauguré en Afrique par les colonisateurs européens.

Il suffit cependant de s'écarter des sentiers battus pour rencontrer des Africains plus ou moins civilisés qui utilisent également le fer sous forme de lances, de couteaux, de pointes de flèches, de haches, de houes et même d'instruments de musique. Il s'agit là de produits d'un artisanat pratiqué depuis de nombreuses générations dans les villages bantous et leur voisinage, et dont les Blancs ne sauraient revendiquer la paternité.

Sans doute peut-on trouver dans certaines régions du Tanganyika, dans les forêts équatoriales du Congo et au cœur du désert de Kalahari, de petites tribus de chasseurs qui ignorent encore l'art de fondre et de façonner le fer, mais ces peuplades primitives elles-mêmes possèdent maintenant des outils et des armes en fer qu'elles acquièrent, par voie d'échange, des Bantous ou des Européens vivant dans les régions avoisinantes. Certaines d'entre elles se procurent de la ferraille pour fabriquer les instruments dont elles ont besoin, non pas selon les techniques de la métallurgie, mais suivant les méthodes millénaires de l'âge de pierre, c'est-à-dire en frappant et martelant le métal à froid avec un bloc de pierre, sur une enclume également en pierre.

On a peine à imaginer une Afrique où nul ne savait travailler les métaux et où les outils, les armes et les bijoux étaient uniquement faits de pierre, d'os, d'ivoire, de bois ou d'autres matières non ferreuses. Les archéologues ont cependant montré qu'il en fut ainsi en Afrique, tout comme, bien des années auparavant, en Europe et au Moyen-Orient. Du littoral sud aux confins méridionaux du Sahara, on trouve partout des vestiges de campements et de lieux d'habitation qui servirent de refuge aux chasseurs de l'âge de pierre. Il arrive aussi qu'on découvre dans les lieux habités par certaines populations de la fin de l'âge de pierre, des fragments de poteries bantoues et même des traces d'opérations de fonte du fer. C'est là qu'on peut observer comment les anciennes peuplades de chasseurs qui utilisaient la pierre sont entrées en contact avec les premiers agriculteurs qui aient employé le métal dans cette partie du continent.

Les peuples chasseurs cherchent avant tout la mobilité et n'aiment guère s'encombrer de fragiles poteries. Or, nous associons généralement l'apparition des poteries à l'avènement du fer. Les premières poteries d'Afrique australe sont probablement dues aux Hottentots, qui ne pratiquaient pas l'agriculture et dont la migration précéda celle des Bantous en Afrique du Sud.

Loin d'être un phénomène isolé, l'introduction du travail du fer dans cette partie du continent s'est accompagnée de l'apparition de poteries aussi parfaitement exécutées

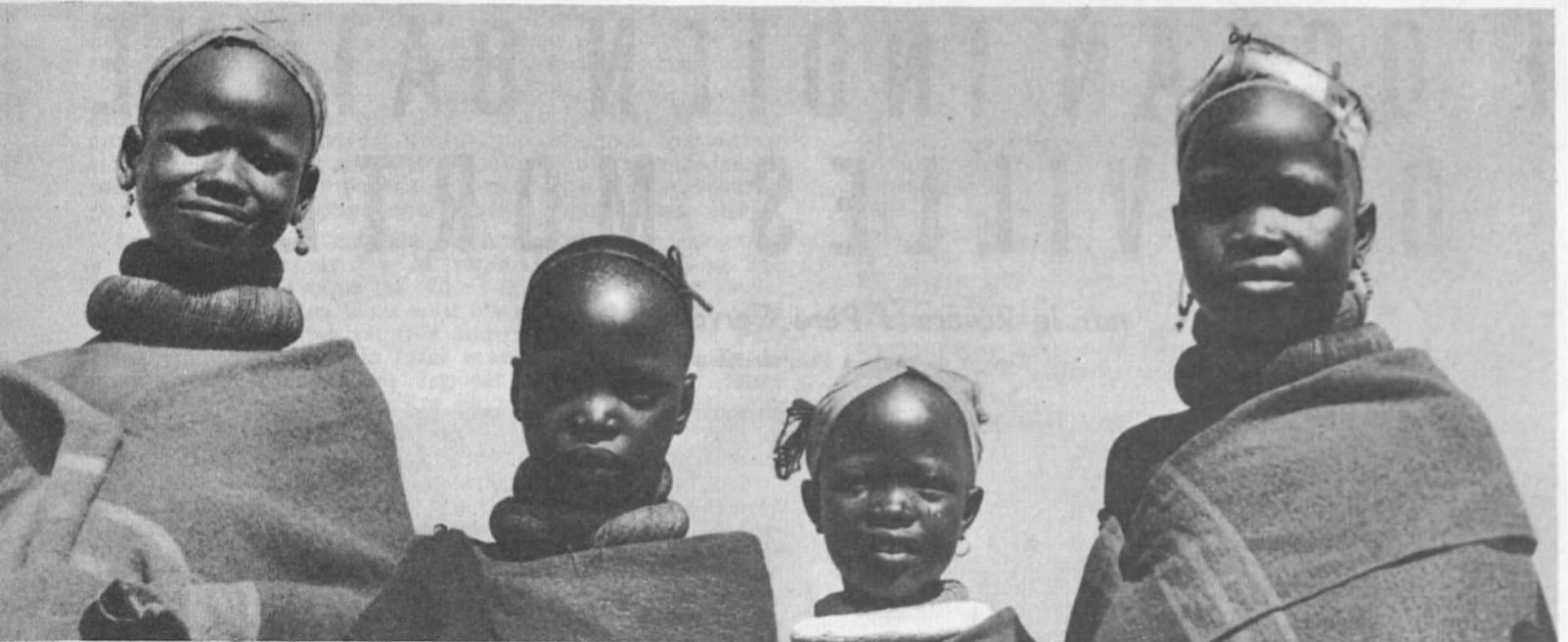


Photo © H.J. Hahndiek, Pays-Eas

que largement utilisées et, chose plus importante encore, de l'agriculture, si bien que la présence de l'un quelconque de ces trois éléments nous autorise généralement à présumer l'existence des deux autres. L'agriculture permit à l'homme de produire sa propre nourriture au lieu d'avoir à la quêter dans la nature. Pour la première fois dans l'histoire, il peut mener une vie sédentaire dans des villages fixes et, par suite, s'organiser en sociétés plus complexes et plus intégrées, ayant davantage le loisir de perfectionner leurs arts et leur industrie. L'apparition en Afrique australe de ces premiers agriculteurs capables de fondre et de travailler le métal a certainement constitué la transformation la plus significative qui soit survenue dans cette région en cinq cent mille ans de présence humaine.

La route du fer a traversé tout le continent

MAIS quelles furent les premières populations qui utilisèrent le fer en Afrique australe ? D'où venaient-elles ? A *quand* remonte leur apparition ? Reconnaissons que ce sont là des questions auxquelles on ne saurait apporter de réponse définitive.

Les différentes civilisations qui se sont succédé durant la longue période de l'âge de pierre peuvent être classées et approximativement datées en fonction des événements géologiques, mais le travail du fer se situe à une époque beaucoup trop récente pour que la géologie puisse nous renseigner à cet égard. En revanche, les récits des premiers explorateurs européens peuvent nous être d'un certain secours et ce sont eux qui nous apportent quelque lumière sur la première utilisation des métaux dans l'extrême-Sud.

Il ressort nettement de documents remontant à 1510 que les Hottentots du Cap ne possédaient alors ni ustensiles, ni armes, ni bijoux métalliques. Au cours des siècles suivants, ce sont les marins hollandais faisant escale dans cette région qui leur enseignèrent l'art de travailler les métaux, mais ils furent toujours tributaires des navires pour leur approvisionnement en matières premières.

En revanche, une expédition envoyée en 1661 par Jan van Riebeeck chez les Hottentots Namaquas, établis à quelque 300 kilomètres du Cap, trouva ces populations munies de colliers et de chaînes fabriqués avec du cuivre et du fer qu'elles avaient extraits et fondus par leurs propres moyens. Des constatations identiques ont été faites à partir de 1719 chez les Hottentots Ba-Tlaping, dont les tribus entretenaient toutefois des rapports assez suivis avec les premiers Bantous établis dans la région.

On voit donc que l'art de travailler les métaux n'a été connu qu'à une époque relativement récente dans l'extrême-Sud où, selon toute vraisemblance, ce sont les premiers immigrants bantous qui l'ont implanté au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle.

Si l'art de travailler le fer a été introduit par les Bantous

émigrant vers le Sud, il faut s'attendre à le voir apparaître à des dates de plus en plus reculées à mesure qu'on remonte vers le Nord. Cette hypothèse est en effet corroborée par les découvertes archéologiques faites en Afrique centrale. Toutefois, les dates sont beaucoup plus difficiles à fixer dans cette région, car les premiers témoignages ne remontent qu'au *xviii^e* siècle et aucun document antérieur aux explorations entreprises par Livingstone pendant la seconde moitié du *xix^e* siècle ne présente de réelle valeur. Nous dépendons ainsi presque entièrement des archéologues et de leurs collaborateurs radio-chimistes qui peuvent nous indiquer l'âge approximatif des anciens lieux de peuplement en procédant à l'analyse d'échantillons de carbone prélevés sur place.

A quelle époque l'art de travailler le fer a-t-il été introduit en Afrique ? On trouve, en Mésopotamie, des objets de fer dans des dépôts qui remontent au milieu du troisième millénaire avant notre ère. Toutefois, à l'époque préhistorique, et singulièrement pendant la période comprise entre 1400 et 1200 av. J.-C., le véritable centre de production du fer se trouvait dans l'empire hittite et il est fort probable que ce fut à partir de cette date que l'art de travailler le fer commença de se répandre en Europe, pour continuer ensuite en direction du Sud, vers l'Égypte et d'autres points de la côte d'Afrique du Nord.

Ce n'est vraiment qu'entre 600 et 500 avant J.-C., que l'usage du fer se généralisa en Égypte. De 650 av. J.-C. à l'an 350 de l'ère chrétienne, les habitants de l'île Meroë (située sur le Nil, immédiatement au nord de Khartoum) surent utiliser le fer, et certaines anciennes zones de peuplement que leurs poteries permettent de rattacher à Meroë ont été découvertes bien plus au sud, sur le Nil bleu.

Telle est donc l'une des voies qu'a pu suivre le fer pour parvenir aux peuplades qui, plus tard, le transportèrent dans leur migration jusqu'en différents points de l'Afrique centrale et australe, mais on a également proposé comme itinéraires possibles, tantôt la pointe orientale de l'Afrique et sa côte Est, tantôt la côte Ouest de l'Afrique, le long des confins du Sahara. Les données dont on dispose actuellement ne permettent cependant pas de choisir entre ces différentes hypothèses, bien que, par leurs traits physiques, les Bantous, qui constituent l'élément prédominant de la population africaine, donnent à penser qu'ils sont venus du Nord-Est du continent.

Quelques sites, en Rhodésie, permettent de préciser un peu mieux les dates. Près des chutes Kalambo, à l'extrémité sud du lac Tanganyika, le Dr J.D. Clark a découvert une cavité comblée sur une dizaine de mètres de profondeur par des argiles marécageuses qui contenaient des poteries du début de l'âge du fer à tous les niveaux, des scories de fer dans certaines couches, et enfin des vestiges de foyers et de planchers d'argile. L'analyse d'un échantillon de carbone prélevé à mi-hauteur du gisement a permis d'en fixer la date à l'an 1000 de notre ère. Etant donné le caractère primitif des poteries, il peut s'agir du lieu de résidence de l'une des premières peuplades utilisant le fer qui soient parvenues en Rhodésie du Nord.

Zimbabwe, en Rhodésie du Sud, est un autre site digne

L'OCÉAN INDIEN BAIGNE DES VILLES MORTES

par le Révérend Père Gervase Mathew

Chargé de cours à l'Université d'Oxford



Photo Public Relations Office, Tanganyika Territory.

DES VILLES DE COMMERCE MARITIME, d'origine africaine, prospéraient sur la côte Est du continent africain avant l'arrivée des Européens. La plus grande était Kilwa, bâtie sur une île au large du Tanganyika. Au Moyen Âge elle s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi de largeur et s'avancait de plus de 800 m. à l'intérieur des terres. Aujourd'hui on trouve seulement les quelques cases d'un village au milieu des hauts édifices en ruine (comme celles du vieux fort représenté ci-dessus). Ces cités s'étaient enrichies grâce aux relations commerciales qu'elles avaient établies, à travers l'océan Indien, avec des pays aussi éloignés que le Siam et la Chine, elles connurent leur plus grande prospérité entre les XIII^e et XV^e siècles. Leur déclin commença avec l'arrivée des Portugais qui modifièrent les routes commerciales utilisées depuis tant de siècles à travers l'océan.

La plupart des villes mortes dont on retrouve les vestiges sur les côtes occidentales de l'océan Indien datent du XVII^e ou du XVIII^e siècle, c'est un fait qui semble désormais établi. Certaines, bien que complètement abandonnées, sont presque aussi bien conservées que Pompéi : c'est le cas d'Au Garvin, en Somalie, un peu au nord de Merca et de Koua, elles-mêmes situées dans les îles Maña, au large de la côte du Tanganyika. Parfois, les huttes de roseau d'un village de pêcheurs moderne voisinent avec les ruines du passé.

Mais tous ces sites archéologiques ont des caractéristiques communes : on peut y recueillir en abondance des débris de porcelaine chinoise bleue et blanche, et leurs monuments — maisons, palais, mosquées et tombeaux à colonnes — sont tous à peu près du même type. Ce sont des vestiges de la culture swahili, qui s'est développée sur cette côte entre le déclin de la puissance portugaise et la formation de l'empire arabe de Zanzibar au XIX^e siècle.

Avec l'aide de l'archéologue britannique Freeman-Grenville, le Révérend Père Mathew a réalisé une étude archéologique portant aussi bien sur le littoral africain — de la Somalie britannique à l'Afrique orientale portugaise — que sur les îles avoisinantes. Une carte de ces différents sites archéologiques sera prochainement publiée par les soins de l'Oxford University Press, et incorporée au premier volume d'une « Histoire de l'Afrique orientale ».

Il y avait là tout un groupe d'Etats-cités de structure oligarchique qui tiraient leurs ressources du commerce de l'ivoire et de la traite des esclaves. Leur civilisation était assez évoluée et, à bien des égards, « sophistiquée ». Autour de petits palais de corail à deux étages se dressaient les maisons des nobles, et un grand luxe régnait, semble-t-il, parmi les riches. A l'intérieur des maisons, des pièces de porcelaine étaient exposées dans des séries de niches délicatement ornées ; selon un proverbe swahili, on montait par « des échelles d'argent dans des lits d'ivoire ». Sur le plan artistique, cette civilisation avait élaboré un style original dont la complexité particulière caractérisait aussi bien les sculptures sur bois que les tissus multicolores et les poèmes swahili.

La formation de cette culture avait été rendue possible par les courants commerciaux qui venaient du Nord, en suivant la route de la mousson. Mais les villes n'en restaient pas moins essentiellement africaines. Il est significatif de constater qu'elles étaient, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les seuls centres commerciaux de l'océan Indien où l'on n'utilisait pas de pièces de monnaie, si ce n'est, de temps à autre, comme amulettes. Leur système économique reposait sur le troc ; la verroterie et les rouleaux de tissu faisaient office de monnaie. Bien que ces cités fussent théoriquement musulmanes, il semble que le sentiment

religieux le plus intense y ait été la crainte des esprits, que l'on cherchait à apaiser au moyen de sacrifices propitiatoires et de pratiques de sorcellerie très compliquées.

Dans ces petits Etats, la situation des femmes n'était pas du tout la même que dans les autres régions situées sur les bords de l'océan Indien : gardiennes des objets rituels, elles étaient souvent les souveraines nominales, et même les « femmes parées », c'est-à-dire les courtisanes, paraissent avoir occupé une position sociale assez élevée.

Le comportement attendu des nobles avait un caractère « africain », l'auteur d'« Al Inkishafi », le plus beau des poèmes swahili, évoque les nobles de Pate, au XVIII^e siècle, courbant avec grâce leurs cous élancés et balançant leurs bras souples sous les regards admiratifs de la foule. Fait plus typique encore : la force matérielle et spirituelle de chaque cité était censée reposer dans un objet sacré unique — une corne d'ivoire ou un grand tambour, par exemple.

Mais il existe également des vestiges de cités beaucoup plus importantes datant d'une époque bien plus lointaine. Dans deux cas seulement, des villes modernes occupent aujourd'hui le même emplacement, ou une partie du terrain : il s'agit de Mombasa et de Mogadiscio. A Kilwa, île du Tanganyika, on trouve seulement les quelques cases d'un petit village au milieu des hauts édifices en ruine. Un peu plus au sud, les palais de Songo Mnara sont à peu près recouverts par la brousse. Au Kenya, la ville de Gedi git abandonnée dans la forêt. A Port Durnford, en Somalie, des pans de maçonnerie et des colonnes éparses se dressent sur plus de deux kilomètres le long de l'estuaire, dominant les huttes de roseau des pêcheurs bagouins.

Ce qui est le plus surprenant, c'est l'étendue de ces cités anciennes. On estime que, lors de l'arrivée des Portugais, Mombasa comptait 20 000 habitants. Mogadiscio était, au Moyen Age, encore plus peuplée ; dépassant de beaucoup les limites de la ville moderne, elle atteignait l'emplacement occupé aujourd'hui par l'aéroport. A la même époque, la ville médiévale de Kilwa bordait la côte sur plus d'un kilomètre et demi et s'avancait de plus de 800 mètres à l'intérieur des terres.

Toutes ces cités s'étaient enrichies grâce aux relations commerciales qu'elles avaient établies, à travers l'océan Indien, avec des pays aussi éloignés que le Siam et la Chine. Elles exportaient notamment des esclaves ; mais on a souvent tendance à exagérer le rôle joué par ce commerce dans leur économie : la plupart des esclaves noirs étaient sans doute, à cette époque, vendus sur les marchés de l'Arabie méridionale où ils étaient amenés, après une brève traversée, de ports situés plus au nord tels qu'Aidhab, sur la mer Rouge, Zeïla ou Berbera. Mogadiscio et Kilwa devaient l'une et l'autre leur opulence au fait qu'elles servaient d'entrepôts pour le trafic de l'or

extrait bien plus au sud, dans les mines de Rhodésie. En outre, à l'est comme au nord, l'ivoire africain était toujours un produit extrêmement recherché.

On ne sait pas encore avec précision à quel moment ces villes furent fondées ; il apparaît toutefois que des centres commerciaux existaient dans la région dès l'époque romaine. Le plus important d'entre eux était la métropole de Rhapsa qui n'a pas été retrouvée jusqu'ici ; mais on a recueilli des pièces de monnaie romaines à Port Durnford, ainsi que des pièces de monnaie romaines et persanes à Zanzibar. Cependant, c'est du XIII^e au XV^e siècle que la prospérité de ces villes atteignit son apogée. Pour certaines d'entre elles, le déclin commença, semble-t-il, dès le XV^e siècle, et toutes se trouvèrent condamnées lorsque les Portugais modifièrent les routes commerciales utilisées depuis tant de siècles à travers l'océan Indien.

A l'inverse des petites agglomérations swahili qui leur succédèrent, ces cités constituent un élément essentiel du réseau commercial de l'océan Indien. Les fouilles entreprises à Gedi par M. Kirkman ont permis de constater que dans le secteur « malindi » du Kenya les cauris étaient la monnaie la plus usuelle. Ailleurs cependant, une économie monétaire s'était développée et l'Afrique orientale comptait au Moyen Age trois établissements qui battaient monnaie.

Le nombre et la richesse des mosquées montrent que toutes ces villes médiévales étaient devenues musulmanes. Mais il est de plus en plus manifeste que l'on ne saurait les considérer comme des colonies arabes ou persanes, quoique certaines d'entre elles — Kilwa ou Zanzibar, par exemple — se soient peut-être développées autour de comptoirs établis par des marchands venus du golfe Persique.

D'après les descriptions données par les géographes du Moyen Age, les habitants étaient, sans aucun doute, des noirs — et même ils avaient un type plus négroïde que celui de la population actuelle. Au XIV^e siècle, Ion Batuta déclare que les citoyens de Kilwa sont d'un noir de jais et ont le visage balafre ; et le cortège royal qu'il a vu à Mogadiscio — avec un parasol d'apparat et des oiseaux d'or portés sur des hampes — évoque ceux des souverains de l'Afrique occidentale. Au XV^e siècle, un Chinois, qui était venu visiter Mogadiscio, rapporte non seulement qu'on y trouve de hautes maisons de pierre « de quatre à cinq étages », mais aussi que les femmes « appliquent sur leurs crânes rasés un vernis jaune, se suspendent plusieurs rangées de disques aux oreilles et se mettent des cercles d'argent autour du cou.

Pour autant que je puisse en juger à l'heure actuelle, les villes mortes des côtes orientales d'Afrique sont donc bel et bien des villes africaines abandonnées.

2000 ANS D'HISTOIRE

Suite de la page 21

d'intérêt qui fournit matière à amples discussions.

Les poteries provenant des plus anciennes couches de Zimbabwe s'apparentent étroitement à celles de différents sites de la Rhodésie du Nord. Les examens auxquels on a procédé par la méthode du radio-carbone dans deux de ces sites, découverts au sud du Barotseland, permet de les faire remonter à une période comprise entre les années 100 et 400 de notre ère. Malheureusement, comme ces sites n'ont toujours pas livré de fer (en raison sans doute de l'acidité du sol) et que des fouilles sérieuses n'y ont pas encore été entreprises, nous ne savons pas ce que pouvait être cette agglomération.

Une découverte plus récente, effectuée à quelque 150 kilomètres au nord des chutes Victoria, peut aider à établir un lien entre les peuplades primitives qui vivaient à l'âge du fer dans les environs et les habitants actuels. Dans un minuscule village, du nom de Kalomo, on a découvert un monticule artificiel formé de débris accumulés pendant plusieurs siècles. Les habitants de cet antique village sont restés si longtemps au même endroit qu'ils ont fini par être juchés sur un tas de rebuts atteignant près de 3 mètres. Une fouille expérimentale a montré que les derniers habitants y ont vécu à une époque relativement récente, peut-être au cours du siècle dernier. La date des couches les plus anciennes n'a pas encore été déterminée, mais elle nous ramènera certainement plusieurs siècles en arrière.

Les habitants de ce village étaient des cultivateurs qui se paraient de colliers en coquilles d'escargots et savaient fabriquer des rasoirs, ainsi que des pointes de flèches en fer. Ils façonnaient également des statuettes représentant des animaux domestiques, et notamment des moutons à queue épaisse, sans que nous puissions encore préciser s'il s'agissait là de jouets d'enfants ou d'objets servant au culte de la fécondité. Ils emmagasinaient leurs céréales dans de vastes puits à orifice étranglé, dont certains atteignent près de 3 mètres de profondeur, creusés dans le sous-sol de granit décomposé.

Nous pouvons donc dire que la période dont il s'agit n'a pas été suffisamment étudiée pour qu'il nous soit dès maintenant possible de décrire avec minutie ce qui se passait pendant la transition de l'âge de pierre à l'âge des métaux. Les données recueillies tendent toutefois à montrer que les habitants primitifs de l'Afrique australe n'ont pas découvert par leurs propres moyens l'art de travailler le fer, mais que cet art fut introduit dans la région par de simples cultivateurs appartenant à des populations qui, parties d'une région inconnue située, soit au Nord-Est, soit au Nord-Ouest de la péninsule, ou venant de ces deux directions à la fois, parvinrent en Afrique centrale peu après le début de l'ère chrétienne, mais n'atteignirent l'extrême-Sud qu'au XV^e et au XVI^e siècle. Ces peuplades immigrées furent sans doute les ancêtres directs des habitants de langue bantoue qui peuplent actuellement le pays.

KOUMBI SALEH

Capitale du "pays de l'or"

par Raymond Mauny

Chef de la Section Archéologie-Préhistoire
à l'Institut français d'Afrique Noire, Dakar (Sénégal)

Le 6 mars 1957, un nouvel Etat est né sur les rivages du golfe de Guinée : le Ghana, l'ancien territoire britannique de Gold Coast.

Pourquoi le choix de ce nom qui, à ceux qui s'occupent d'histoire africaine, a pu paraître singulier ?

Aucune parcelle de l'ancienne Gold Coast n'a fait partie de l'empire du Ghana qui a rayonné sur le Soudan occidental et le sud du Sahara depuis le VI^e siècle au moins jusqu'au XIII^e siècle, mais ne paraît pas avoir dépassé le Niger au sud.

Certains auteurs avaient avancé l'hypothèse que les Akan, l'une des tribus principales du cru, avaient une parenté avec l'empire de Ghana. Mais, en dernier ressort, il semble bien que ce qui fut déterminant pour ce choix a été le prestige qui s'attachait au premier grand empire soudanais.

On ne sait rien de certain concernant ses origines, les seuls textes abordant cette question, le *Tarikh el-Fettach* et le *Tarikh es-Soudan*, tous deux écrits par des lettrés de Tombouctou, étant très tardifs (XVI^e-XVII^e siècle) : on y mentionne de nombreux rois qui auraient régné avant l'hégire.

Mais, pour nous en tenir aux solides réalités, disons que la première mention de l'empire de Ghana est due à l'astronome Al-Fazari, qui écrivait juste avant 800, il le qualifie de « pays de l'or ». Les écrivains des IX^e et X^e siècles, en parlent brièvement, et il faut arriver à El-Bekri (1067) pour avoir la seule bonne description de l'Etat et de sa capitale.

A son époque, l'empire s'étendait du Sahara, du Niger, du Moyen-Sénégal à la région du lac Débo : il était alors à son apogée.

Mais cet Etat animiste, malgré sa grande tolérance à l'égard des musulmans, portait ombrage aux fanatiques Almoravides, qui le conquièrent en 1077.

Une dynastie arabe, peut-être d'origine chérifienne, remplaça les rois noirs sarakolé et sa capitale continua jusqu'à sa destruction par les Mandingues, en 1240, son importante fonction commerciale d'intermédiaire entre les négociants arabo-berbères du Maghreb et d'Egypte et ceux d'Afrique occidentale, les « Dioula » ; l'or du Soudan s'y échangeait contre le sel du Sahara et les produits manufacturés du monde méditerranéen.

Pendant 500 ans au moins, la ville de Ghana a été l'un des marchés les plus connus du monde musulman, avant que ses fonctions commerciales ne passent à Oualata, fondée au XIII^e siècle, puis à Tombouctou, qui supplanta la précédente au XV^e siècle.

Qu'en est-il resté sur le terrain ? Aussi curieux que la chose paraisse, il a fallu arriver en 1914 pour que les ruines de la vieille capitale soient retrouvées par A. Bonnel de Mézières, sur les indications de l'historien Maurice Delafosse : il s'agissait du lieudit Koumbi Saleh, situé à 330 km plein nord de Bamako, juste au nord de la frontière de Mauritanie.

L'identification de la ville de Ghana, du moins de la

ville des marchands décrite par El-Bekri, avec les ruines de Koumbi Saleh est, à mon avis, la plus plausible qui ait été présentée par les auteurs : le *Tarikh el-Fettach* mentionne expressément que la capitale du Ghana « était Koumbi, et ce Koumbi est une grande ville » ; d'autre part, la tradition était encore vivante à Oualata au début de ce siècle de la concordance existant entre Koumbi et le Ghana. Sans compter que nous avons affaire au groupe le plus important de ruines du Sahel mauritanien et que tout le matériel retrouvé est médiéval ancien.

Par contre, malgré l'examen des photographies aériennes et les reconnaissances au sol, on n'a pas encore retrouvé trace de la ville du roi, située, selon El-Bekri, à une dizaine de kilomètres de celle des marchands.

Du passé préislamique il ne reste aucune trace

Les ruines de Koumbi Saleh s'étendent entre deux mares généralement asséchées, sur 1 km carré environ et sont flanquées, au nord-ouest et au sud-est, de deux nécropoles qui couvrent près du double de cette superficie.

Les approches de la cité sont jonchées de poteries et doivent avoir été couvertes de pailloles. La ville elle-même est entièrement construite de pierre, un schiste gris trouvé sur place qui se débite parfaitement en plaques et qui a été le matériau employé partout, tant pour les murs que pour les dallages, les décorations, les stèles des cimetières, etc.

Les maisons étaient à étages et c'est l'écroulement de ces derniers qui a comblé les rez-de-chaussée, qui sont ainsi magnifiquement préservés sous 4 m de déblai en moyenne.

Le centre de la ville est articulé autour d'une grande place, d'où partent plusieurs rues ; la plus importante, très large, se dirigeant vers l'est, fut nommée « Grande Avenue » sur les plans. Elle était bordée de bâtiments assez élevés ; une mosquée dont on a dégagé le *mirhab* en occupe une partie.

Les rues sont très visibles au sol, malgré l'écroulement des murs, et également sur les photographies aériennes.

Les deux nécropoles qui occupent les abords de la ville sont très importantes. Celle du nord-est comprend, dans sa partie la plus proche de la ville, des tombes musulmanes simples, bordées de pierres ; lorsque l'on s'éloigne, l'on trouve des sépultures collectives ceintes de murs, la plus importante, groupée autour du « tombeau à colonnes », étant entourée de six murs carrés successifs dont celui de l'extérieur mesure près d'un kilomètre de tour.

La nécropole du sud-est s'étend entre la ville et la mare de Sohobi, où se trouve la tombe de Bouhāhim qui est, selon la tradition, le compagnon d'Abou Bakr Ben Omar l'Almoravide. Là aussi, se retrouvent quelques sépultures collectives entourées de murs successifs.

Il est à noter que, malgré les milliers de tombes de ces cimetières, aucune stèle ancienne n'a été retrouvée : les troupeaux, les bêtes sauvages, les feux de brousse et les pluies ont dû avoir raison de ce matériau fragile qu'est le schiste. A moins de découverte ultérieure toujours possible, nous n'aurons donc pas ces précieux témoignages que constituent les stèles épigraphiées, comme à Gao par exemple, dont le cimetière royal de Sané nous a fourni toute une série datée du *xiii*^e siècle.

Nous sommes assez bien renseignés sur ce que fut l'architecture de la ville par les fouilles qui y furent menées à plusieurs reprises : par A. Bonnel de Mézières en 1914, D. Lazartigues en 1939, P. Thomassey en 1949 et 1950, et G. Szumowski et moi-même fin 1951. Celles de Bonnel de Mézières furent les plus considérables : aidé de 50 travailleurs, il pratiqua 22 fouilles (maisons, tombes, constructions diverses). Le matériel recueilli en est malheureusement entièrement perdu à notre connaissance.

Plus efficaces furent celles entreprises de 1949 à 1951, en particulier celles de P. Thomassey, qui résida plusieurs mois sur place et dégagait deux ensembles de constructions à très belle architecture. Dallages sur le sol, plaques épigraphiées peintes d'inscriptions coraniques sur les murs, belles niches évidées dans les murs et les piliers, escaliers de pierre, sans compter un abondant matériel de choix (outils et armes de fer, poteries, perles, meules de pierre, et de rarissimes *dénéraux* ou poids de verre à peser l'or), nous permettent de nous faire une bonne idée de ce que fut la civilisation qui fleurit en ces lieux.

Il doit s'agir de maisons de riches marchands arabes ou arabisés, ou de grands personnages, sarakolé ou autres, islamisés.

Car tout ce que nous avons retrouvé à Koumbi nous reporte vers la période finale de Ghana, les *xiii*^e et *xiiii*^e siècles, juste avant sa destruction par les Mandingues : nous n'avons rien pu déceler de préislamique et il y a de fortes chances pour que tout ce qui rappelait l'animisme ait été détruit par les Almoravides. El-Bekri, dans son livre, nous rapporte le sac d'Awdaghost, ville qui dépendait de Ghana, en 1054, donc 23 ans seulement avant la prise de Koumbi : la raison donnée était le seul fait que la ville « reconnaissait l'autorité du sultan de Ghana ». Soyons persuadés que les Almoravides durent procéder de même ici, que les temples des « idoles » et les tumulus des rois durent être rasés et pillés. Rien ne subsiste aujourd'hui de la civilisation préislamique de Ghana dans l'ancienne capitale des rois Sarakolé. Tout ce qui a été mis à jour est d'origine islamique, l'architecture rappelant en particulier celle des cités caravanières arabo-berbères du sud de la Mauritanie.

Koumbi Saleh, fille des villes du sud marocain, est l'ancêtre direct, au point de vue architectural, des Ksour de Chinguetti, Ouadane, Oualatta et surtout Tichitt.

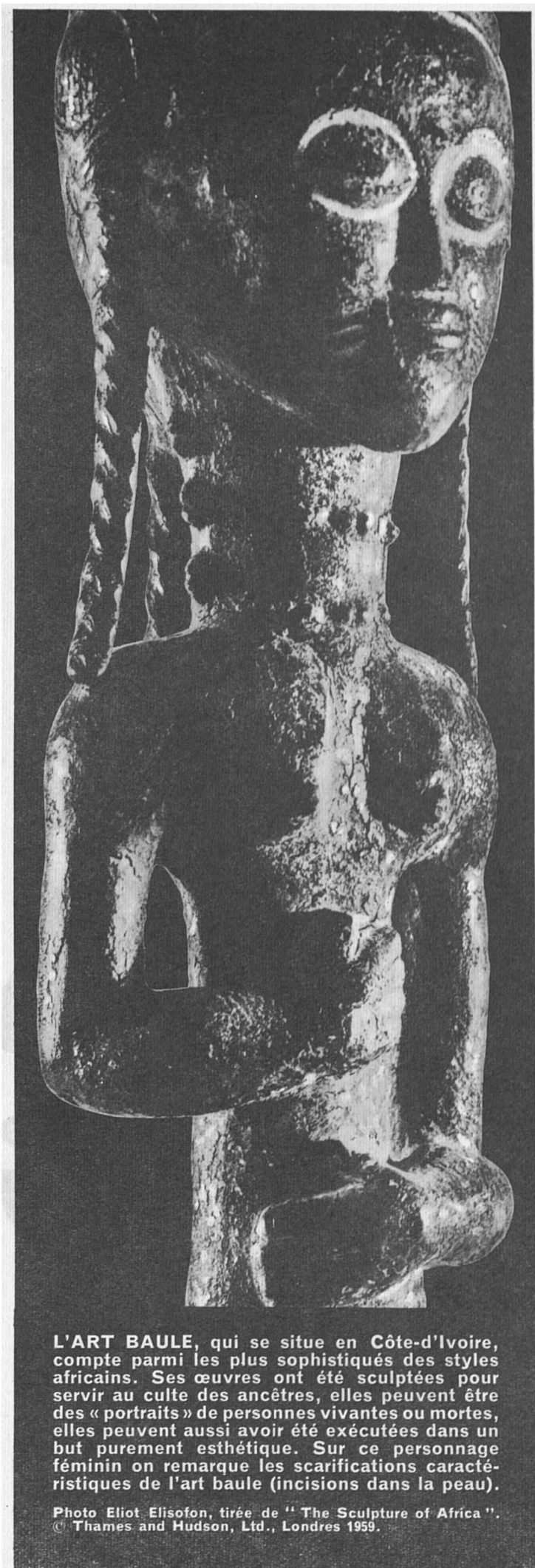
L'héritage lointain de l'empire du Ghana

Mais la vieille capitale de Ghana a un autre titre de gloire : elle est l'initiatrice de la culture négro-islamique qui a fleuri au Soudan du *viii*^e siècle à nos jours, et qui a fait le renom de centres comme Tombouctou ou Djenné par exemple.

Les marchands arabes, les lettrés du Maghreb attirés par le renom du pays de l'or ont fait souche à Ghana et ailleurs. Leur descendance métissée s'est répandue partout au Soudan, en particulier dans les grandes villes commerçantes, diffusant le Coran et aussi la civilisation musulmane des bords du Sénégal au Tchad : ce n'est pas par hasard que l'on retrouve les Sarakolé et leurs proches parents, les Malinké, à l'origine de la fondation de tous les grands empires : Ghana, Mali, Songai, Etats haoussa ; ce n'est pas par hasard, non plus, que ce soit des gens de même souche qui aient porté un reflet de la civilisation soudano-islamique jusqu'au cœur de la forêt du pays de Bondoukou, d'Ashanti et d'ailleurs, où les appelait le trafic de l'or.

La filiation est directe, patente, indiscutable entre Koumbi, Tichitt, Oualata et les autres villes de Mauritanie du Sud. Mais pour être plus lointaine — moins visible au premier abord — elle est indéniable avec les villes soudanaises de « banco », hier Tombouctou et Djenné, aujourd'hui Kayes, Bamako, Mopti : même architecture, mais alourdie car de terre séchée, de « banco », mais aussi mêmes hommes pétris de culture musulmane.

Tel est l'héritage lointain et prestigieux que les Soudanais ont reçu de Ghana.



L'ART BAULE, qui se situe en Côte-d'Ivoire, compte parmi les plus sophistiqués des styles africains. Ses œuvres ont été sculptées pour servir au culte des ancêtres, elles peuvent être des « portraits » de personnes vivantes ou mortes, elles peuvent aussi avoir été exécutées dans un but purement esthétique. Sur ce personnage féminin on remarque les scarifications caractéristiques de l'art baule (incisions dans la peau).

Photo Eliot Elisofon, tirée de "The Sculpture of Africa".
© Thames and Hudson, Ltd., Londres 1959.

A Tombouctou au Moyen Age

par Thomas Hodgkin

CONTINENT SANS HISTOIRE », dit-on parfois encore de l'Afrique au sud du Sahara ; ce qu'on veut dire, en fait, c'est que nous vivons encore dans une ignorance déplorable de l'histoire du continent africain. Il y a à cela de multiples raisons. L'une d'elles est que, bon gré mal gré, nous conservons un ethnocentrisme absurde : « l'histoire », pour la plupart d'entre nous, c'est l'histoire de notre pays ou bien, au mieux, l'histoire de « l'Europe » ou celle de « l'Occident » ; s'il se glisse dans nos programmes d'enseignement quelque fragment d'histoire de l'Afrique, c'est généralement sous la vieille rubrique « l'expansion de l'Europe ».

Il y a aussi le fait que, pour ce qui est de l'histoire de l'Afrique occidentale, la documentation relative à la période médiévale — disons, jusqu'à l'an 1500 — provient presque exclusivement de sources arabes ; or, il est peu d'arabisants qui se soient vraiment intéressés à l'Afrique au sud du Sahara ; par ailleurs, peu nombreux sont les africanistes — pour la plupart des Français ou des Africains formés selon la tradition française — qui ont acquis les connaissances nécessaires au dépouillement de documents en arabe.

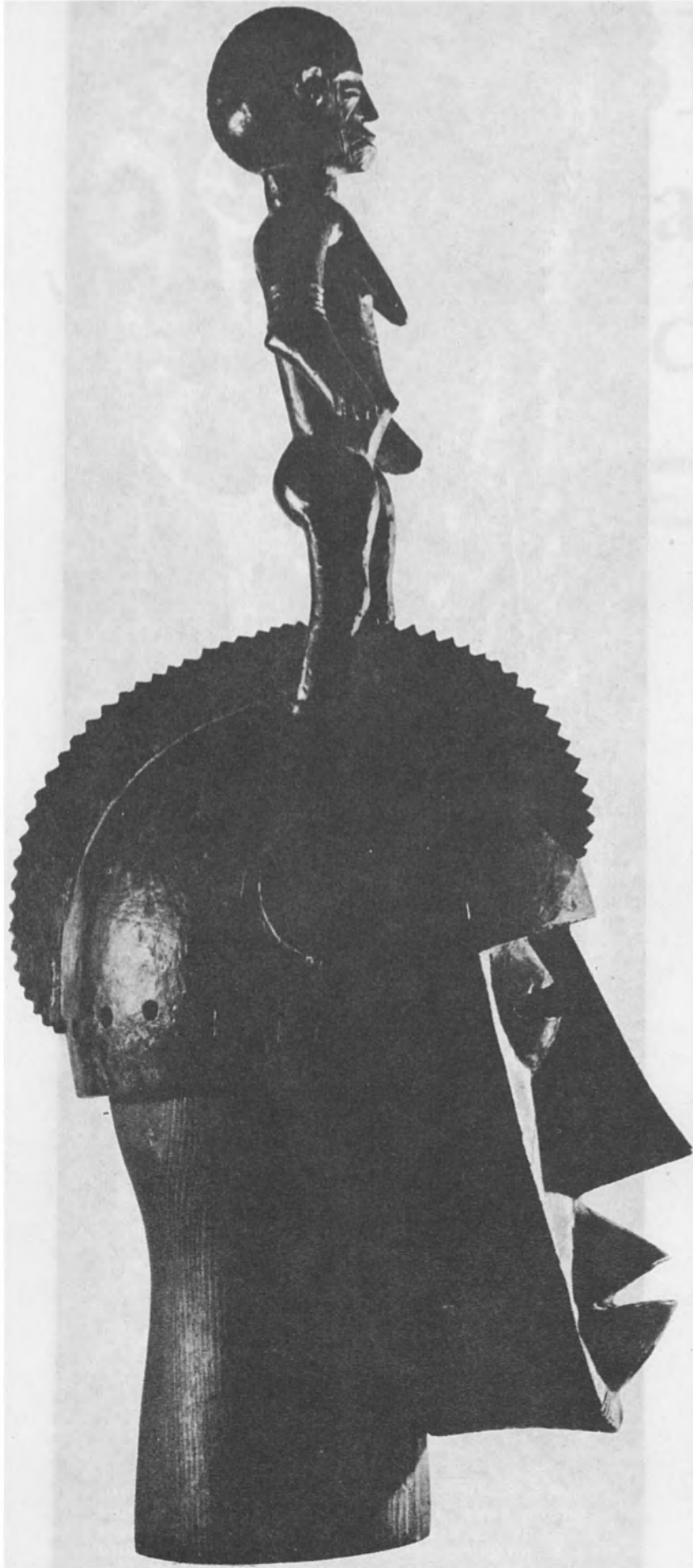
Enfin, reconnaissons que nous sommes encore plus ou moins victimes d'une mentalité colonialiste : nous avons du mal à concevoir que les Africains avaient une civilisation autochtone vieille de plusieurs siècles lorsque les Européens (à commencer par les Portugais à la fin du xv^e siècle), se mirent en tête de les convertir à la leur.

Et pourtant, dès le viii^e siècle au moins (et probablement beaucoup plus tôt), il existait des civilisations extrêmement intéressantes dans la région connue des Arabes sous le nom de *bilad al-sudan*, ce qui signifie littéralement « le pays des hommes noirs », mais sert normalement à désigner toute l'immense région de savanes qui s'étend au sud du Sahara, de l'Atlantique à la mer Rouge. Les grands Etats du Soudan occidental — le Ghana, et plus tard le Mali, dans la région du haut Niger, le Gao, qui dominait la boucle du Niger, le Kanem-Bornou, dans la région du lac Tchad — présentaient certains traits communs.

Leur prospérité dépendait avant tout du contrôle qu'ils exerçaient sur l'extrémité sud des routes commerciales transsahariennes par lesquelles ils exportaient en Afrique du Nord, et de là en Europe, la majeure partie de leur or, ainsi que des esclaves, de l'ivoire et des noix de kola, recevant en échange du cuivre, des cauris, des cotonnades, des chevaux, du bétail et de la verroterie.

Leurs gouvernements prirent peu à peu une forme relativement centralisée, sous l'autorité de rois-dieux dont la dynastie, dans la plupart des cas, était d'une continuité remarquable (la dynastie Sefawa au Kanem-Bornou se maintint pendant un millénaire — à peu près du milieu du ix^e siècle jusqu'au milieu du xix^e). Il y avait une hiérarchie compliquée de personnages officiels touchant de très près au palais ; une étiquette minutieuse ; d'importantes forces armées (infanterie, cavalerie, transports d'une organisation généralement féodale) ; enfin une administration capable, en temps normal, de maintenir l'ordre et de lever des impôts dans les provinces reculées.

A partir du xi^e siècle, les familles royales et les classes dirigeantes de ces Etats se convertirent à l'Islam, soit sous la pression des Almoravides, soit sous l'influence pacifique de missionnaires musulmans venus d'Afrique du Nord. La propagation de la religion islamique et le développement des relations entre les Etats du Soudan occidental et le reste du monde musulman — passant par des carrefours tels que Fez, Tlemcen, Tunis, le Caire et La Mecque —



MASQUE CASQUÉ exécuté par les Bobo Fing, tribu du Soudan, Afrique occidentale. Il s'agit d'une pièce unique de bois, sculptée et surmontée d'un motif féminin. Les plus importants exemples de sculpture du Soudan — vaste zone traversant le continent africain de la côte du Sénégal à la Mer Rouge — se trouvent dans la partie occidentale de cette région, à l'intérieur et à l'ouest de la boucle du Niger.

Photo Eliot Elisofon, tirée de « The Sculpture of Africa » © Thames and Hudson Ltd., Londres, 1958.

LE LIVRE ÉTAIT LE PLUS PROSPÈRE DES COMMERCES

donnèrent naissance en Afrique occidentale, et surtout à Tombouctou et à Djenné, à des centres intellectuels où les marchands et les lettrés jouaient un rôle prépondérant.

Avant les voyages de Mungo Park et de ses successeurs — Horneman, Denham et Clapperton, Laing et Caillié — à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, l'Europe n'avait pour ainsi dire aucun contact direct avec les civilisations du Soudan occidental. C'est pourquoi nous ne disposons, pour comprendre l'histoire de ces Etats, que de documents de source arabe. Ce sont non seulement les ouvrages de géographes et d'historiens arabes, à partir du IX^e siècle, mais aussi les écrits d'historiens et de chroniqueurs ouest-africains formés dans des centres comme Tombouctou, et des inscriptions en arabe (ces dernières étant d'ailleurs rares).

De la poudre d'or en guise de monnaie

COMMENT savons-nous que les dynasties qui régnaient sur le Ghana, le Mali (ou Kangaba, comme on l'appelait alors), le Gao et le Kanem, se convertirent à l'Islam au XI^e siècle ? En partie grâce à des sources littéraires ; le grand historien, sociologue et philosophe tunisien du XIV^e siècle, Ibn Khaldun, relate brièvement la conquête du Ghana par les Almoravides en 1076. Mais pour le Gao, le témoignage des historiens est complété par une remarquable collection de pierres tombales des membres de la maison royale du Gao, portant des inscriptions en arabe, qui furent découvertes en 1939 à quelques kilomètres de la ville moderne de Gao. La plus ancienne porte la date : en 494 de l'Hégire, c'est-à-dire 1100 après J.-C. ; la plus récente, celle de 663 de l'Hégire (1264-1265 après J.-C.). Les pierres tombales les plus anciennes sont gravées de magnifiques caractères koufiques d'une facture qui a amené le professeur Sauvaget à penser qu'ils sont l'œuvre d'artisans d'Almeria, en Espagne méridionale, et que ces artisans, ou plus probablement les pierres une fois gravées, ont traversé le Sahara à dos de chameau. D'autres pierres ont été visiblement travaillées sur place.

A partir du IX^e siècle, les géographes et les historiens arabes commencent à fournir de précieux renseignements sur les Etats du Soudan occidental. C'est ainsi que Xaqubi, qui écrivait vers 872, connaissait les royaumes du Ghana et du Kanem et décrit le trafic d'or du Ghana et le trafic d'esclaves du Kanem avec l'Afrique du Nord par le Fezzan. Ibn Hawqal de Bagdad, dans la première moitié du X^e siècle, atteignit dans ses voyages la ville saharienne d'Audghast, aux confins de l'empire du Ghana.

Al-Bakri, qui écrivit son *Masalik wa Mamalik* (« Routes et Royaumes ») vers 1067, soit tout de suite après la conquête de l'Angleterre par les Normands, en savait évidemment long sur le Soudan occidental, bien qu'il eût passé presque toute sa vie dans l'Etat musulman de Cordoue, en Espagne méridionale ; il est probable qu'il puisait sa science dans les archives officielles de Cordoue aussi bien que dans les récits de marchands et de voyageurs érudits. Nous lui devons le tableau classique de l'empire du Ghana à l'apogée de sa puissance, avant la conquête almoravide.

La capitale, composée de deux villes distantes d'une dizaine de kilomètres, l'une païenne, où vivait le roi, l'autre musulmane qui comptait douze mosquées ; la cour, où le roi donnait audience, entouré de ses chevaux caparaçonnés d'or, de ses chiens, de ses pages — les fils de princes vassaux — portant des sabres dont la garde était en or, de ses vizirs, pour la plupart musulmans, et du gouverneur de la cité ; l'armée, forte de 200 000 hommes, dont 40 000 archers ; le monopole royal des pépites d'or et l'emploi de la poudre d'or en guise de monnaie.

A cet égard encore, le témoignage des archéologues

vient s'ajouter à celui des historiens arabes. Nous savons, par un historien qui vivait à Tombouctou au XV^e siècle, et se nommait Mahmoud Kati, que la capitale du royaume du Ghana s'appelait Koumbi. Or, au cours de fouilles récentes, MM. Mauny et Thomassey ont découvert à Koumbi Saleh, en Afrique occidentale française, à quelque 375 km au nord de Bamako, ce qui est presque certainement une partie de la ville musulmane dont parle Al-Bakri : maisons de pierre bien construites, mosquée et tombeaux en dehors de la ville.

En un sens, les sources arabes les plus précieuses sont les récits de voyage que nous ont laissés deux écrivains arabes, les seuls à ma connaissance qui aient longuement voyagé dans tout le Soudan occidental : Ibn Battuta et Jean-Léon l'Africain. Ce furent tous deux des hommes remarquables. Mohammed Ibn Abdullah Ibn Battuta, né à Tanger en 1304, passa la majeure partie de sa vie à parcourir le monde musulman ; il se rendit en Arabie, en Asie Mineure, au Khorassan, en Inde, en Chine et en Indonésie, ainsi qu'en Afrique occidentale où il arriva en 1352. A cette époque, l'empire du Mali dominait encore le Soudan occidental et Ibn Battuta parle d'une façon extrêmement intéressante et très « humaine » de quelques-unes de ses institutions :

« Les Noirs possèdent d'admirables qualités. Ils sont rarement injustes et plus que tout autre peuple ils abhorrent l'injustice. Leur sultan n'a aucune miséricorde pour quiconque s'en rend le moins du monde coupable. La plus complète sécurité règne dans leur pays. Ni le voyageur ni l'habitant n'ont à redouter le vol ou la violence... Ils observent scrupuleusement les heures consacrées à la prière... Le vendredi, si l'on ne se rend pas à la mosquée de bonne heure, on n'y trouve pas un coin pour prier, tant la foule est dense... Une autre de leurs qualités est l'habitude de porter des vêtements blancs propres le vendredi. Même celui qui n'a qu'une vieille chemise, la lave avant de la mettre pour l'office du vendredi. Mentionnons encore leur zèle à apprendre le Coran par cœur. Les enfants qui sont lents à l'apprendre sont mis aux fers et ils ne sont libérés que lorsqu'ils le savent par cœur... »

Les hommes de savoir étaient couverts d'honneurs

JEAN-LÉON L'AFRICAIN, connu d'abord sous le nom de El-Hasan Ibn Muhammed el-Wazzan, naquit à Grenade, aux environs de 1490. Lorsqu'il eut à peu près 17 ans, il accompagna son oncle, membre d'une mission diplomatique envoyée par le sultan du Maroc à la cour de Muhammed Askia, souverain de l'empire du Gao, qui avait alors supplanté le Mali en tant que puissance dominante au Soudan occidental. Il fit, par la suite, un second voyage à travers l'Afrique au sud du Sahara. Vers 1518, il fut capturé par un corsaire sicilien et remis au pape Léon X qui le baptisa et, en 1520, lui donna son propre nom, Jean-Léon de Médicis. Là-dessus, Jean-Léon l'Africain se mit à écrire sa fameuse *Description de l'Afrique*, qui parut en italien en 1550 et qui, pendant deux siècles, fut pour l'Europe la principale source de renseignements — de plus en plus « dépassés » — sur les Etats et les peuples du Soudan occidental. Ce qu'il dit du commerce prospère et de la vie intellectuelle florissante de Tombouctou et des autres centres de l'empire du Gao à l'apogée de sa puissance garde toute sa valeur :

« Il y a à Tombouctou, un grand nombre de juges, de docteurs et de religieux qui sont tous nommés par le roi. Celui-ci couvre d'honneurs les hommes de savoir. De nombreux livres manuscrits, importés de Barbarie, sont mis en vente, et le commerce du livre rapporte plus que tout autre. »

TEMPLES ENGLOUTIS DANS LES SABLES

Dans les collines basses et desséchées qui s'étendent au nord de Khartoum, au Soudan, se trouve un site archéologique pratiquement intact qui est peut-être le plus riche que l'on puisse trouver dans le monde. Là, dans l'ancien royaume de Kouch (« à certains égards la plus africaine de toutes les grandes civilisations de l'Antiquité ») se trouvent les imposants vestiges de Méroë et de ses villes-sœurs : Naga, Mousawarat-es-Safra, Nouri et Napata. Méroë, qui fut le plus important centre de fonderies de fer d'Afrique, au sud de la côte méditerranéenne, pourrait s'appeler le « Creusot » de l'Afrique antique. Sa production, et plus tard sa technique, s'étendirent progressivement aux autres régions africaines du sud et de l'ouest. Les plus impressionnantes des ruines kouchites sont notamment celles de Naga, qui remontent à deux mille ans et sont représentées sur cette double page : 1) Le « Kiosque » rappelle Rome, on croit qu'il s'agit des ruines d'un temple. 2) Ce serpent à tête de lion surgit d'une fleur de lotus sur une colonne formant un coin du Temple du Lion. 3) Sculptés sur le Temple du Lion voici le lion-dieu (à gauche) et Aminiter, une des déesses-reines qui régnaient fastueusement au cours de la civilisation kouchite. 4) Le bélier était l'un des symboles divins de Kouch et aujourd'hui, de nombreux béliers de pierre gisent, abandonnés dans les sables.

Photos © Paul Almasy, Paris.





2



3



4

L'HISTOIRE DE L'ÉTHIOPIE REVÊT UN MANTEAU DE TRADITIONS

par Jean Doresse



Photo © Jean Doresse

Les lignes paisibles, la verdure, la fraîcheur des hauts plateaux qui, à plus de 2 000 mètres d'altitude, évoquent moins l'Afrique que certaines montagnes d'Europe, constituent sans doute le premier facteur, d'ordre géographique, de l'unité de l'Éthiopie. Bien qu'assemblant des races diverses, aux langues fort variées, l'Éthiopie s'est donnée, en effet, au cours de son passé, une culture dont la cohésion est remarquable.

Autre facteur d'unité : les plus importantes des populations habitant ces hauteurs s'apparentent, malgré la couleur sombre de leur peau, à la race blanche. C'est grâce à ces éléments que s'est édifiée là, depuis bien longtemps, une civilisation qui distingue l'Éthiopie du reste de l'Afrique noire, dans laquelle elle se trouve en partie encadrée, qui la rapproche au contraire des terres de civilisations antiques — Égypte, Syrie, Arabie — avec lesquelles elle eut des contacts historiques.

Il faut écarter dès le début ce mythe, encore trop accrédité, d'une Éthiopie ancienne qui aurait été liée à la culture pharaonique. Ce thème romanesque fut largement exploité par les auteurs classiques d'il y a deux mille ans ; mais, que ce soit chez Hérodote ou bien dans les « Éthiopiennes » d'Héliodore, il ne s'agissait pas là de l'Éthiopie véritable, mais seulement du royaume soudanais de Méroë. Une fois cette légende éliminée, on peut constater qu'une



En Éthiopie, pays de haute et antique civilisation, l'histoire revêt un manteau de légendes qui s'expriment à l'époque contemporaine par des peintures multicolores partagées en compartiments où, d'un carré à l'autre, se détaillent parfois plus de cent scènes différentes de la *Gloire des Rois*, livre national de l'Éthiopie écrit au XIV^e siècle sur un fond

civilisation éthiopienne protohistorique, qui n'a pas laissé de monuments, existait déjà quelques millénaires avant notre ère.

L'Éthiopie antique était connue des Égyptiens sous les noms de « pays de Pount » ou de « terre des Dieux » — dénominations qui englobaient plus exactement les régions productrices d'encens qui s'étendaient en Afrique orientale et en Arabie, sur les deux rives du sud de la mer Rouge. L'Égypte la plus antique se souvenait d'avoir reçu de ces contrées certains de ses dieux et quelques légendes. Elle en tirait des produits précieux. Pourtant, les expéditions envoyées par les pharaons n'allèrent jamais jusqu'aux hauts plateaux : certaines, par la voie du Nil, atteignaient seulement les marchés soudanais ; les autres, par mer, touchaient les points des côtes où s'achetaient bois, ivoire et animaux précieux.

Il est même notable, alors que les royaumes du Sud de l'Arabie — Minéens, Sabéens et autres — commencèrent à être renommés par leur richesse et leur culture, un millier d'années avant notre ère, que c'est seulement huit ou dix siècles plus tard que les premiers voyageurs venus du monde méditerranéen parvinrent aux plateaux abyssins. Ils y découvrirent des villes et des souverains puissants. Il y avait bien là, en ces temps, une civilisation active, des institutions solides et originales.



Photo Musée de l'Homme, Paris

biblîque. Le document reproduit ci-dessus date du XIX^e siècle; il illustre l'histoire de la Reine de Saba et du Roi Salomon, et la naissance de Ménélik I^{er}, premier empereur d'Ethiopia, fils de la reine de Saba selon les traditions éthiopiennes. A gauche de la double page, monnaie d'or agrandie de l'empereur éthiopiaen Ouazeb I^{er} (fin du III^e siècle). L'inscrip-

tion est en caractères guèzes, écriture originaire de l'Arabie, assimilée et transformée après avoir traversé la Mer Rouge, et que l'Ethiopia a conservée fidèlement jusqu'à nos jours bien que la langue principale soit l'amharique. Dès la fin du III^e siècle, une monnaie éthiopiaenne était née, dessinée selon des types qui lui étaient absolument propres.

La porte du pays était le grand port d'Adoulis où abordaient des flottes venues aussi bien de l'Egypte des Ptolémées que de l'Océan Indien. Les villes principales étaient d'abord Coloë, marché de l'ivoire, au rebord du plateau, au-dessus d'Adoulis; puis, plus à l'intérieur, Axoum. Les peuples qui tenaient ces villes appartenaient à des races établies depuis longtemps sur les deux rives de cette mer. Les plus civilisés d'entre eux usaient d'une langue sémitique; dans leurs inscriptions, ils employaient même l'écriture sabéenne; ils s'étaient détachés des cultes africains pour se donner, avec des temples et des autels, une religion apparentée à celle des grands royaumes d'Arabie méridionale.

Les premiers monuments qu'ils avaient bâtis s'étaient inspirés des remarquables constructions dont les innombrables vestiges se voient aujourd'hui encore sur les plateaux du Yémen et du Hadramaut. Mais il ne s'agit nullement de simples copies. Sur le sol africain, tout cela était assimilé et transformé. L'écriture sabéenne allait vite devenir l'écriture guèze, que l'Ethiopia a conservée jusqu'à nos jours. Les lignes architecturales des édifices sabéens allaient faire l'objet d'interprétations nouvelles de la part de races habiles à tailler d'énormes blocs de pierre dure, à ériger des « obélisques » monolithiques, aussi gigantesques que ceux des pharaons.

Puissante nation, en vérité, car les souverains d'Axoum étendirent leur pouvoir jusque sur cette Arabie d'où les premiers ferments de leur culture étaient sortis. Au III^e et IV^e siècles, la nation éthiopiaenne s'assure ainsi le monopole du commerce du sud de la mer Rouge qui, jusqu'alors, avait fait la grandeur des seuls royaumes sud-arabiques, producteurs d'encens et d'aromates. Dès la fin du III^e siècle, ce rôle international d'Axoum est même souligné par un éphémère recours à la langue grecque dans certaines inscriptions et même sur les monnaies — car une monnaie éthiopiaenne est née: alignée sur les poids successifs des pièces d'or romaines du temps, mais dessinée selon des types qui lui sont absolument propres, elle va vivre jusqu'au IX^e siècle.

Le plus grand artisan de l'élaboration de cette civilisation éthiopiaenne fut l'empereur Ezana (vers 320-350) qui, pour la langue sémitique de son peuple, vulgarisa l'écriture guèze fabriquée à partir de celle des Sabéens. En même temps, vers 340, il fit adopter le christianisme auquel la nation est, depuis, restée fidèle. Ce christianisme allait vite se distinguer par des traits originaux: d'esprit très biblique, il inclinait parfois vers le judaïsme dont des traces indiscutables restent encore présentes dans ses mythes et dans ses pratiques. La nouvelle religion se construisit des églises dont les lignes rappelèrent

L'HISTOIRE DE L'ÉTHIOPIE

(Suite)

longtemps celles des temples axoumites : il s'y unissait des éléments décoratifs venus d'Arabie, de Syrie, de Perse et aussi de l'Égypte copte. De nombreux monastères apparurent, dans lesquels se constitua une littérature faite, au début, de traductions.

A partir du début du VII^e siècle, l'empire d'Axoum allait subir les effets de la décadence qui venait de ruiner les dernières splendeurs des États d'Arabie méridionale. A cela se joignit l'effondrement du commerce maritime de la mer Rouge, qui avait fait sa prospérité. Bientôt l'Éthiopie appauvrie allait, à part quelques liens avec l'Égypte, se trouver isolée jusqu'au XVI^e siècle du reste de l'univers. Pourtant, sa culture ne déclina guère. Avec la dynastie des rois Zagoué (du X^e ou XI^e siècle à 1270) va même surgir, dans la montagneuse province du Lasta, une fantastique capitale, la cité du roi Lalibela ; ses douze églises monolithiques marquent la fin de l'ancien art axoumite dont elles sont sans doute, en même temps, l'apogée.

Alors s'ouvre un Moyen Âge qui se développera, plus au sud encore que les provinces du Tigré et du Lasta, dans les austères montagnes de l'Amhara et dans les belles plaines du Choa. Là, l'écriture guèze doit s'adapter à une langue autochtone qui ne comporte plus que quelques souvenirs de l'ancien apport sabéen : c'est l'*amharique*, qui constitue aujourd'hui encore la principale langue vivante de la nation. Pourtant, le guèze ne sera pas oublié : il sert toujours pour la liturgie et la littérature chrétiennes.

Dans ce nouveau cadre, des souverains qui sont à la fois des hommes politiques éminents, des guerriers héroïques, des juristes rigoureux, des théologiens et parfois même des poètes inspirés — un des plus grands fut Zara-Yaqob (1434-1468) — organisent une nation prospère qui, par ses monuments et ses peintures, par sa très vaste littérature, par ses chroniques positives et précises, rappelle le Moyen Âge occidental. Dans ces écrits comme dans cet art, les influences extérieures que l'on reconnaît viennent surtout de l'Égypte copte et de la Syrie. Quelques motifs européens, parvenus là on ne sait comment, s'y mêlent parfois.

Malheureusement, ce Moyen Âge va connaître de cruelles luttes religieuses. L'Islam, avec lequel les anciens souverains d'Axoum avaient eu des liens très cordiaux, s'est implanté à l'est des hauts plateaux, dans des régions basses où sont créés des royaumes indépendants. Éthiopien dans son esprit et (bien qu'il adopte la langue arabe) dans ses écrits, cet Islam, d'abord paisible, sera emporté par certaines populations jusqu'alors incultes, auxquelles il va servir de lien, dans un assaut démesuré contre les hauts plateaux chrétiens, plus prospères : guerre économique, qui ne prendra qu'à de rares moments l'aspect d'une guerre sainte. L'assaut le plus violent se produit peu avant le milieu du XVI^e siècle. La montée des forces coalisées par l'imam Gragne dévaste alors les grands marchés, les villes et les églises du Choa, de l'Amhara, du Tigré. Il faut, en 1541, l'intervention d'un petit corps de guerriers portugais conduits par Dom Christophe de Gama pour sauver de la ruine cet empire déjà vieux de plus de quinze siècles.

Malgré l'arrivée de ces Occidentaux qui lui enseignent les techniques nouvelles, l'Éthiopie ne modifie pas sa culture traditionnelle. L'influence occidentale s'éteindra même d'autant plus vite qu'après les guerriers portugais (dont les survivants se mêlèrent et se fondirent très vite dans la masse de la population éthiopienne) il n'arriva plus que quelques missionnaires catholiques devant la propagande desquels la nation se ferma aussitôt.

L'Éthiopie restait fidèle à sa vieille et riche culture. Certes, elle connut, au terme de cette époque, un renou-



Photo © Paul Almasy, Paris

L'ANTIQUE AXOUM, ville sainte, conserve les témoins imposants d'un glorieux passé. Voici la cathédrale. La photo du bas de la page représente une statue princière en calcaire, III^e siècle, avec une inscription en caractères sabéens, retrouvée dans le Tigré, au nord du pays.

veau de sa peinture, de ses miniatures, et une architecture pittoresque particulièrement illustrée par les châteaux impériaux de Gondar. Mais les influences occidentales manifestées par ses œuvres sont assez indirectes : très probablement ont-elles été apportées, non par des maîtres européens, mais par des constructeurs ou des peintres originaires de l'Inde où les Portugais venaient de diffuser largement leurs techniques et leurs modes. Vers l'Inde se produisait d'ailleurs en retour une assez importante émigration d'Éthiopiens musulmans.

L'Éthiopie allait encore connaître, avant que surviennent les temps modernes, une dernière épreuve : une subite invasion venant du sud et du sud-est, en vagues profondes, de populations Galla. Cependant, en quelques siècles, la nation allait s'assimiler ce peuple robuste dont certains groupes adoptèrent le christianisme et d'autres l'islam. De cette tourmente, la culture éthiopienne allait encore sortir intacte, tandis que ses envahisseurs adoptaient au contraire son costume, d'une dignité antique, et certains traits du droit et de l'organisation sociale de ce vieil empire dont la supériorité n'avait jamais manqué d'assimiler et d'élever les populations périphériques qui venaient s'y incorporer.

Le vrai contact de l'Éthiopie avec l'Europe date de l'ouverture du canal de Suez — moment à partir duquel sont appelés dans le pays les techniciens européens qui, pour répondre aux désirs de grands souverains, vont enseigner des arts modernes en accord avec les besoins rustiques du pays. Le contact de l'Éthiopie avec la culture européenne va être d'autant plus facile que la nation connaît depuis ses origines l'écriture et la législation, et possède une esthétique qui lui est propre. Depuis quinze siècles, des écoles se sont même développées auprès des églises et des monastères.

La personnalité éthiopienne s'est développée dans des conditions exceptionnellement favorables à un bel équilibre en un point de cette Afrique où elle put recueillir des éléments de toutes les grandes civilisations, depuis les plus « classiques » jusqu'à celles du lointain Orient.



Photo © Jean Dorresse

A LA COUR SOMPTUEUSE DES ROIS ASHANTI

par
Jacqueline Delange

Attachée au
Département d'Afrique Noire
Musée de l'Homme, Paris

C'EST dans un tohu-bohu martial de tambours, de cloches, de gongs, de trompes, de hochets, au milieu d'une foule de plus de cinq mille soldats et chefs de guerre en costume d'apparat, dans la fumée des charges de mousqueton, sous un balancement continu et chatoyant de drapeaux allemands, danols et britanniques que l'ambassade anglaise, envoyée auprès du monarque des Etats Ashanti (à l'ouest du Bénin), accède enfin au palais de Kumassie. Sa lente procession au milieu de cette réception incroyable n'avait pas duré moins d'une heure et demie ! Le compte rendu que nous en fait le chef de l'ambassade est un véritable hymne à l'or, à l'argent, à leur éclatante utilisation de la part de cette cour royale, à l'époque encore presque inconnue.

Nous sommes au début du XIX^e siècle. Les richesses ashanti vont surprendre les Européens, mais ceux-ci ne retiendront de ces images rutilantes que les motifs apparemment barbares, signes de la relation invariable qui s'établit entre un pouvoir divin, des institutions et des pressions nouvelles. Ils ne sauront pas y découvrir l'histoire d'une culture.

« ... Une centaine de grands parasols ou dais, dont chacun pouvait mettre à l'abri au moins trente personnes, étaient agités sans cesse par ceux qui les portaient ; ils étaient en soie écarlate, jaune et d'autres couleurs brillantes, et surmontés de croissants, de pélicans, d'éléphants, de sabres et d'autres armes, le tout en or massif... Les messagers du roi portaient sur la poitrine de grandes plaques d'or, les capitaines et les seigneurs portaient des colliers d'or massif travaillés avec soin, le chef des exécutions portait sur la poitrine une hache d'or massif, des jeunes filles portaient des bassines d'or, les interprètes se tenaient derrière des faisceaux de cannes à pommeau d'or... »

L'or est partout, il brille plus implacable que le soleil lui-même, il converge vers le palais, dans le palais, sur les officiers chargés des affaires domestiques royales, le chambellan, le souffleur de corne, le capitaine des messagers, le bourreau du roi, le maître des marchés, le prêtre de la terre où sont enterrés les défunts de la famille du roi ; enfin il inonde de lumière et de prestige le grand souverain descendant du fondateur de la Nation ashanti, Osei Tutu, dont le règne avait annoncé la future gloire du royaume sous la forme de son symbole descendu du ciel, le tabouret d'or !

Ces œuvres témoignent d'une maîtrise inégalable de la matière

AUJOURD'HUI, nous restons confondus d'admiration devant cette orfèvrerie précieuse dont les innombrables trésors ne nous sont que partiellement connus. Les techniques elles-mêmes, que ce soit celle de la fonte à la cire perdue, du martelage et du repoussage, ou bien celle de l'application du métal sur une âme de bois, témoignent d'une maîtrise inégalable de la matière.

Il est probable que la qualité très achevée de ces œuvres dont « quelques-unes ont une plaisante figure », comme le constatait déjà dès 1700 un chroniqueur, sont plus ou moins l'héritage d'anciennes traditions artisanales, monopole de la caste des forgerons. Ces forgerons qui, dans les vieilles communautés akan dont les Ashanti sont un rameau, prenaient la tête des groupes d'émigrants et, porteurs de flammes, conduisaient les colonnes vers de nouveaux sites.

Mais, au fur et à mesure que la puissance ashanti s'affirme et que se développe la cour royale, les différents corps de métier convergent vers Kumassie et les arts se

mettent au service du roi. Toutes les monarchies africaines, citons par exemple les royaumes d'Ifé, du Bénin, d'Abomey à l'ouest, du Loango, des Bakuba au Congo, les grands sultanats ou chefferies du Cameroun, ont entraîné avec l'organisation des façades du pouvoir une demande multipliée d'objets d'art. Les corporations d'artisans au service des familles royales, d'institutions rituelles à l'échelle quasi nationale et d'une nation conquérante, ont succédé aux castes et aux artistes initiés des petites sociétés paysannes dans lesquelles la sculpture sur bois, qui peut être stylisée ou réaliste, s'adresse directement à ses ancêtres et à ses divinités.

Une procession interminable de personnages alourdis d'or

CHEZ les Ashanti, c'est dans la cérémonie « Odwira », fête des ignames, fête du renouveau, mais aussi fête des morts, que l'on retrouvera la splendeur féodale d'un grand jour où s'entremêlent sacrifices et divertissements, tumultes et flamboiements de torches à la nuit, danses, agitation de queues d'éléphant et de plumes par des adolescents, procession interminable de personnages alourdis d'or, supportés par des esclaves, porteurs de pipes en or, d'éventails en plumes d'autruches, de sabres d'or, de vases d'argent, de la chaise d'ivoire et d'or du roi.

Dans l'univers de masques pendentifs, de bijoux d'applique, de bagues, de bracelets, d'ornements d'armes de prestige, de poids pour peser la poudre d'or, et de vases, on hésite à choisir pour les décrire, des objets qui feront figure de privilégiés, tant est constante la richesse décorative de toutes ces œuvres. Les masques pendentifs en forme de masque humain sont connus ; tous les royaumes akan ont fabriqué des têtes finement fondues à la cire perdue dont certaines sont de véritables portraits ; les motifs des pendentifs oscillent entre les formes géométriques et les formes animales.

La variété des poids qui servaient à peser la poudre d'or est extrême, poids représentant des motifs géométriques, enfin poids-proverbes. De la première série, pour laquelle l'imagination ne connaît pas de limites, disons que l'exactitude de l'observation de l'orfèvre ne le cède en rien à son génie décoratif. Les motifs géométriques, eux, ne sont pas en nombre illimité ; c'est leur signification, pour nous difficile à saisir, qui donnerait la clef du système pondéral utilisé. Quant aux poids-proverbes, ils nous donnent la mesure de la sagesse ashanti et nous racontent les événements de l'histoire d'un peuple : « Si j'avais su ce qui se passait dans mon dos », dit l'antilope aux longues cornes annelées, mais les regrets sont vains ! « Qui a mangé voudra boire », disent en s'abreuvant quatre oiseaux.

Les couvercles des Kuduo, vases rituels dont les formes et l'ornementation rappellent à certains des cistes antiques ou des bronzes chinois, sont aussi surmontés de motifs légendaires ; un chef d'orchestre entouré de ses instrumentistes donne l'image de la prééminence indiscutée du chef ; la préciosité et l'agencement abondant des décors de ces vases se retrouvent dans l'ornementation magnifique des grands coffres hexagonaux, en cuivre appliqué, recouverts de velours noir et de rosaces d'or dans lesquels reposent les corps royaux, à l'intérieur d'une chambre funéraire réservée à chacun des rois dans les bâtiments du mausolée royal.

Légendes, proverbes, dictons populaires, qui expriment non seulement des institutions aristocratiques mais des activités familières, sont encore présents dans les étoffes chatoyantes dont se drapaient les Ashanti.

Avec les orfèvres et les tisserands, les institutions

ASHANTI

(Suite)



LE MASQUE MORTUAIRE en or du roi Kofi d'Ashanti, conservé à Londres dans la Collection Wallace, est un témoignage de l'extrême habileté des artisans Ashanti qui travaillaient couramment le précieux métal. Les ambassadeurs occidentaux envoyés au XIX^e siècle auprès d'un roi Ashanti constatèrent que l'or, largement employé au palais royal, brillait sur les attributs des hauts fonctionnaires de l'Etat. Le roi lui-même portait des colliers en coquilles d'or et un pectoral en forme de rose aux feuilles épanouies; ses mains même étaient munies de castagnettes en or dont il jouait pour faire observer le silence.

© Wallace Collection, Londres.

royales exigeaient aussi des potiers. Les femmes ne devaient pas fabriquer les céramiques anthropomorphes, vases ou pipes utilisées rituellement, seule la poterie commerciale ou ordinaire leur était permise. Dans ces œuvres de terre cuite, on retrouve encore les qualités décoratives, le goût de la forme belle, la délicatesse technique des artistes ashanti.

Ce sont peut-être les poupées dites « Akua Ba », fines sculptures en bois patiné roux ou noir, représentant l'image stylisée de la beauté, qui nous rendent encore plus sensible cette vocation ashanti pour l'expression formelle du beau. Les femmes enceintes qui les possèdent ne sauraient avoir un enfant moins réussi que ces harmonieuses figures en bois.

Détournés des cultes familiaux, des relations de petits groupes préoccupés de survivre, avec le surnaturel, les arts ashanti se sont cristallisés autour des institutions royales. La présence de l'or, la gloire, les relations économiques favorables, le va-et-vient des contacts ont fait s'épanouir dans un luxe précieux et esthétique les qualités traditionnelles des vieilles castes d'artisans. Ainsi, les arts somptueux du royaume ashanti apportent-ils dans l'immense inventaire des arts africains et des cultures qu'ils expriment le témoignage d'une civilisation prestigieuse.

QUELQUES LIVRES SUR L'AFRIQUE

« OLD AFRICA REDISCOVERED », par Basil Davidson, est le premier ouvrage qui traite d'une façon générale de l'histoire pré-européenne du continent africain. Comme son titre l'indique, il aide à « redécouvrir » l'Afrique en fournissant sur son passé toutes les données actuellement disponibles. (Londres, 1959, Editions Victor Gollancz Ltd., 25/-).

Parmi les ouvrages parus antérieurement et traitant de questions africaines historiques, il faut citer notamment : FAGG. W. et E. ELISOFON, *The Sculpture of Africa*, 1958 (*Thames and Hudson, Londres, 70/-*).

DIOP A. (Ed.), *L'Art Nègre*, 1951.

DIOP CHEIK ANTA, *Nations Nègres et Culture*, 1954.

FORDE DARYLL (Ed.), *African Worlds*, 1954.

FROBENIUS L., *Histoire de la Civilisation Africaine*, 1952.

HERSKOVITS M.-J., *The Myth of the Negro Past*, 1941.

ARKELL, A. J., *A History of the Sudan*, 1955.

BOVILL, E.-W., *Golden Trade of the Moors*, 1958.

LEBEUF, J.-P. et MASSON-DETOURBET A., *La Civilisation du Tchad*, 1950.

PARK, Mungo, *Travels*.

DELGADO R., *Historia de Angola*, 1953.

GROTTANELLI V.-L., *Pescatori dell'Oceano Indiano*, 1955.

DORESSE J., *L'Empire du Prêtre Jean*, 1957.

JONES. A.-H. M. et MONROE E.-A., *History of Ethiopia*.

santé
du monde



Naissance d'un médecin dans l'une des universités les plus anciennes et les plus réputées du monde : Leyde.

Pourquoi le manque de médecins dans le monde...

Les 2.700.000.000 d'êtres humains qui peuplent la terre disposent de 1.300.000 médecins : 1 médecin pour 700 habitants dans certains pays, 1 médecin pour 180.000 habitants dans d'autres. Cela signifie que d'immenses populations ne disposent à l'heure actuelle d'aucun secours médical.

« Santé du Monde », le magazine publié par l'Organisation mondiale de la Santé consacre un numéro spécial à ce dramatique problème.

santé du monde peut être obtenu en s'adressant à la Division de l'Information de l'Organisation mondiale de la Santé, Palais des Nations à Genève, Suisse.

DÉDIÉE AU DIEU DU FER ET DE LA GUERRE

Voici la plus grande sculpture de fer travaillée connue en Afrique. Elle mesure environ 1 m 60. D'apparence très moderne, cette œuvre provient du Dahomey, en Afrique occidentale, et aurait été créée pour le culte de Gou, dieu du fer et de la guerre. La coiffe porte les symboles du travail des métaux.

Musée de l'Homme, Paris. Photo Eliot Elisofon tirée de "The Sculpture of Africa", © Thames and Hudson Ltd., Londres 1958.

